

Les Amitiés

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
DES PROVINCES FRANÇAISES

ORGANE DES
A M I T I É S
FORÉZIENNES
ET VELLAVES

René Martineau : Barbey d'Aureville chez
Armand Royer.

Cécile Périn : Poèmes.

Joseph Jolinon : Les deux statues.

Alexandre Mazodier : A propos du cente-
naire du premier chemin de fer français.

Albert Flory : Poèmes.

CHRONIQUES

LA VIE DES PROVINCES. — LE COURRIER DE PARIS :
LE SPECTACLE A PARIS. — LES LIVRES. — LES
REVUES.

Par : Marius Pauze, André Létang, Louis
Pize, E. David de Sauzée, Guy Chastel, Georges
Guichard, Edouard Borie, Georges De-
herme.

MAI mil neuf cent vingt-sept

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Sixième Année
NUMÉRO 6

PRIX : 4 Frs.

Les Amitiés

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

1, Rue de la Paix, 1 — Saint-Etienne

Directeur : Louis RIMAUD

Rédacteur en chef : Jean TENANT

Abonnement :

France 40 fr.

Etranger 60 fr.

Le numéro. 4 fr.

Chèques Postaux

Compte courant 99-33 Lyon

Téléphone : 10-90

Un numéro spécimen est adressé sur demande accompagnée
de l'envoi de 3 fr. 50 en timbres poste.

AU MOBILIER

SOULAVIE Fils

A. SCÉTI NEVEU, SUCCESEUR

17, rue Gambetta — SAINT-ETIENNE

R. C. St-Etienne 12.716

GRAND CHOIX DE :
PETITS MEUBLES FANTAISIE
LUSTRES

ET LAMPES ÉLECTRIQUES
OBJETS D'ART

MOBILIERS COMPLETS

TAPIS, TENTURES

LINOLÉUMS, VITRAUX

EXPOSITION PERMANENTE

Devis sur demande - Réparations

PHOTO-PALETTE

M. ROYET

3, Rue Georges-Teissier, 3

(Ex-rue de la Loire)

FOURNITURES COMPLÈTES

POUR

PHOTOGRAPHIE

CINEMA PATHÉ-BABY

BEAUX-ARTS

ARTS DÉCORATIFS

DEPOSITAIRE

DES PRODUITS ET OBJETS

“ARTISAN-PRATIQUE”

Fourrures E. MARTHELOT

L. MOULIN & PETIT, Succrs

6 et 8, rue Rouget-de-Lisle,
et rue Francis-Garnier, 4

SAINT-ETIENNE
R. C. 3501.

DERNIÈRES CRÉATIONS

LE PLUS GRAND CHOIX

LES MEILLEURS PRIX

Seule Maison de la Place spécialisée dans la fabrication et la vente
de la FOURRURE

Les Amitiés

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

1, Rue de la Paix, 1 — Saint-Etienne

Directeur : Louis RIMAUD

Rédacteur en chef : Jean TENANT

Abonnement :

France 40 fr.

Etranger 60 fr.

Le numéro. 4 fr.

Chèques Postaux

Compte courant 99-33 Lyon

Téléphone : 10-90

Un numéro spécimen est adressé sur demande accompagnée
de l'envoi de 3 fr. 50 en timbres poste.

AU MOBILIER

SOULAVIE Fils

A. SCÉTI NEVEU, SUCCESEUR

17, rue Gambetta — SAINT-ETIENNE

R. C. St-Etienne 12.746

GRAND CHOIX DE :
PETITS MEUBLES FANTAISIE
LUSTRES

ET LAMPES ÉLECTRIQUES
OBJETS D'ART

MOBILIERS COMPLETS

TAPIS, TENTURES

LINOLÉUMS, VITRAUX

EXPOSITION PERMANENTE

Devis sur demande - Réparations

PHOTO-PALETTE

M. ROYET

3, Rue Georges-Teissier, 3

(Ex-rue de la Loire)

FOURNITURES COMPLÈTES

pour

PHOTOGRAPHIE

CINEMA PATHÉ-BABY

BEAUX-ARTS

ARTS DÉCORATIFS

DEPOSITAIRE

DES PRODUITS ET OBJETS

“ARTISAN-PRATIQUE”

Fourrures E. MARTHELOT

L. MOULIN & PETIT, Succrs

6 et 8, rue Rouget-de-Lisle,
et rue Francis-Garnier, 4

SAINT-ETIENNE
R. C. 3501.

DERNIÈRES CRÉATIONS

LE PLUS GRAND CHOIX

LES MEILLEURS PRIX

Seule Maison de la Place spécialisée dans la fabrication et la vente
de la FOURRURE

CHEZ**PLON**

HENRI ARDEL

LES AMES CLOSES

Roman in-16..... 12 fr.

COLLECTION "NOBLES VIES, GRANDES ŒUVRES"

IO

ANDRÉ HALLAYS

LES SOLITAIRES DE PORT-ROYAL

In-8° demi-colombier. Cartonné avec 3 gravures hors texte... 9 fr.

JULIEN GREEN

ADRIENNE MESURATRoman in-16 (épuisé dans **LE ROSEAU D'OR**).... 12 fr.

HENRI MASSIS

DÉFENSE DE L'OCCIDENTIn-16 (épuisé dans **LE ROSEAU D'OR**)..... 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BARBEY D'AUREVILLY**CHEZ ARMAND ROYER**

On a dit avec raison la place importante que Barbey d'Aurevilly a donnée dans ses livres à son pays natal. Pas un seul de ses chefs-d'œuvre qu'il n'ait situé à Valognes ou à Saint-Sauveur-le-Vicomte. De cette région cotentinaise, si profondément originale, il a pénétré toutes les passions et tous les mystères.

Quand ce grand artiste eut atteint l'âge d'homme, obligé de vivre à une époque de sottise qui ne pouvait être qu'un tremplin à son extrême vivacité d'esprit, il s'en éloignait de son mieux avec ses souvenirs. Et il s'appliqua à reconstituer à l'aide de sa puissante imagination, une société disparue dont il n'avait qu'entrevu le charme dans son enfance, revenant souvent au village où il était né, se penchant sur les ruines et sur les tombeaux dont il connaissait les secrets.

Il fut pourtant un fantaisiste. Mais la fantaisie s'allie très bien à la mélancolie. Elle n'est pas, comme on le suppose très facilement, la conséquence de la frivolité. Il faut, pour la traduire, un bon sens robuste et Barbey d'Aurevilly, comme Shakespeare, eut au plus haut degré ce bon sens là.

Il ne s'égara jamais. Ses sentiments furent aussi profonds qu'ils étaient nobles. Ils ne quittaient point son âme quand il marchait dans les rues quasi désertes de sa bourgade, entouré des spectres qu'il avait évoqués.

Et quoique ces spectres fussent pour lui plus que les vivants, il n'avait pour ceux-ci aucun dédain, car nul ne fut plus que lui sociable, compatissant et généreux.

Mais on peut cependant se dire que si ce poète d'autrefois distingua, parmi ses contemporains, un homme en qui il se reconnut au point de lui confier ses plus intimes pensées, cet homme aura eu le droit d'être fier, et cet homme fut Armand Royer.

Dans cent occasions, Barbey d'Aurevilly manifesta ce sentiment particulier que lui faisait éprouver son ami, de se voir devancé dans ses décisions, approuvé avant qu'il eût parlé, absolument compris.

Armand Royer fut le dédicataire des *Sensations d'art*. A la dédicace imprimée, l'auteur ajouta celle-ci, à la main : « à mon ami Armand Royer, à la tête de ce livre comme il est à la tête de mes sentiments ». Sur un exemplaire de *Ce qui ne meurt pas*, on lit ces mots : « à mon cher ami Armand Royer, mon âme double, qui sent comme moi et pense comme moi ». Sur un exemplaire d'*Une page d'histoire* : « à mon ami Armand Royer, impressions d'une âme à deux ». Et sur un autre : « Nous deux toujours en un ».

Barbey d'Aurevilly revient encore, en le traduisant plus fortement, sur ce mouvement de l'âme que je veux dire dans une lettre où il écrit : « J'ai reçu ce que j'attendais de vous, puisque *vous êtes moi* ! L'amitié est une âme à deux corps disait Aristote. Eh bien, cela, c'est nous.... ».

Ce *vous êtes moi* a quelque chose d'impérieux.

Il commande à la postérité de s'informer, il ordonne aux admirateurs de Barbey d'Aurevilly de connaître Armand Royer et leur curiosité ne sera pas déçue puisqu'il s'agit d'un artiste qui joignait à un talent exceptionnel les plus rares qualités du cœur.

Armand Royer, était né à Pontivy le 17 mai 1842. Son père était un artiste peintre dont les imprévus de la vie

avaient fait un nomade. Il avait épousé une anglaise et s'établit comme professeur de dessin d'abord à Pontivy, puis à Saint-Brieuc. En 1855, il est à Guernesey où il fait le portrait de Victor Hugo, puis il séjourne à Jersey.

Son fils Armand est alors un enfant d'une quinzaine d'années doué d'une grande sensibilité, d'une piété fervente, et cultivant tous les arts avec une égale tendresse. Il tient de son père artiste une facilité d'adaptation poussée jusqu'à l'ingéniosité. Et c'est alors qu'il rencontre le violoniste hongrois Remenyi lequel, frappé des dispositions du jeune homme pour la musique, lui donne son premier violon, lui prédit un avenir de virtuose et lui conseille de poursuivre sérieusement ses études en entrant au Conservatoire. Les Royer rentrent en France et s'installent à Valognes. Quelques mois après, Armand est admis au Conservatoire de Paris, comme auditeur, dans la classe d'Alard.

Il retrouve Remenyi pour lequel il a une admiration infinie qu'il gardera jusqu'à la mort de son premier initiateur qu'il fréquentera assidûment à Paris et qu'il recevra un jour à Valognes.

Le public des concerts d'aujourd'hui ne peut guère se figurer l'attrait puissant d'un virtuose du genre de Remenyi.

L'interprète, pour les plus passionnés des mélomanes, n'a plus le droit de quitter sa fonction. Il doit être intelligent et mécanicien, traduire exclusivement ce que l'auteur a exprimé. Et il est juste qu'il en soit ainsi à ne considérer chez un instrumentiste que sa qualité d'interprète.

Mais ne sommes-nous pas trop sévères pour le public de jadis en contestant la qualité de son émotion ?

Quand Fetis écrit, précisément à propos de Remenyi : « Il se laisse souvent aller à son inspiration et improvise.... il est vraiment prodigieux et procure des sensations que nul autre ne saurait faire naître.... » il me

semble que même si la musique ainsi improvisée n'était que de médiocre valeur, on peut s'expliquer l'enthousiasme provoqué par la compréhension personnelle que le virtuose avait de son instrument.

Il n'était sans doute pas nécessaire d'être très musicien pour goûter un semblable plaisir, mais il y fallait assurément de la sensibilité et de l'esprit.

Le physique de Remenyi ne prévenait pas en sa faveur.

De taille moyenne, très chauve, il avait la tournure d'un gros curé de campagne. Sur sa lèvre rasée glissait un sourire fin qui semblait dire : « Oui, attendez, je n'ai pas l'air très brillant, mais nous allons voir ! »

A peine son violon était-il placé sous son menton que l'homme était transformé. Le pli des commissures se fixait, une flamme passait dans les yeux, les doigts semblaient d'acier, l'archet d'une indépendance folle. Une incroyable fougue secouait l'artiste et l'instrument, créait les impressions les plus diverses. Et toute cette ardeur violente grandissait à mesure que Remenyi jouait. On était séduit par une transfiguration complète.

« A de certains moments, écrivait de lui Barbey d'Aurevilly, on croit qu'en s'abattant sur son violon, l'archet lumineux, comme un acier, va fondre et le faire voler en éclats ».

L'article de Barbey d'Aurevilly dont j'extrais ces lignes, est inséré dans les *Sensations d'Art* et marque l'apogée de la réputation du violoniste hongrois, applaudi à Paris.

Nous sommes en 1872. Armand Royer est revenu à Valognes et ses études sont terminées. Durant ces années de Conservatoire la vie avait été parfois difficile pour le futur artiste, mais il l'accepta joyeusement.

Il s'était lié avec deux peintres ; Monziès et Buhot et les trois jeunes gens s'aidaient mutuellement à supporter les heures pénibles. La bonne humeur d'Armand Royer était invariable. Monziès geignant devant l'insuffisance d'un déjeuner, disait à Buhot : « Tu vas voir que Royer

ne se plaindra pas. Il est toujours content s'il a son bouquet de violettes ! » Félix Buhot était valognais. Il avait déjà fréquenté Armand Royer dans sa ville natale et fut peut-être pour quelque chose dans la détermination que prit son ami de retourner en Normandie, ses études terminées.

Le même Buhot devait plus tard illustrer les œuvres de Barbey d'Aurevilly. Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, l'artiste méritant plus qu'une simple mention et ayant laissé, en dehors des eaux fortes dont il s'agit, des œuvres dignes d'être étudiées et révélées.

Armand Royer était devenu un violoniste de premier ordre. Il ne lui restait plus à acquérir en 1872, quand il rentra à Valognes définitivement, que ce que l'expérience peut donner à un virtuose. Il eût pu rêver une situation à Paris, s'y faire un nom. Ses maîtres eussent été heureux de lui conserver leur appui.

Puisque j'ai brièvement défini le genre de talent de Remenyi, on pourra peut-être se figurer celui d'Armand Royer, car il était à peu près l'opposé de celui de son premier maître. Armand Royer était la distinction en personne et quoiqu'il fût timide, il se présentait avec aisance. Il était grand avec une tête superbe, « tête digne de la colonne trajane » disait le sculpteur Le Vée. Quant à son jeu, ce n'était pas la fougue de Remenyi, ni ses coups d'archet à écraser les cordes, mais une qualité de son que l'artiste s'attacha, durant toute sa carrière, à développer. C'était le violon de velours dont parle Barbey d'Aurevilly dans la dédicace qu'il fit pour les *Sensations d'Art*, le violon de velours qui devint un violon d'âme.

Profondément musicien, Armand Royer avait une prédilection, rare à cette époque, pour la musique classique. Bach et Beethoven étaient ses auteurs préférés. Il quitta Paris, non sans regrets, mais il retourna à Valognes comme s'il eût eu l'intuition d'y être attendu

par le bonheur. La tâche ingrate qu'il s'imposa en devenant professeur dans une petite ville de province ne lui fit rien perdre de cette bonne humeur qui charmait ses camarades parisiens et il trouva dans la pratique de son art et les joies de la famille toutes les consolations qu'un artiste peut désirer.

Armand Royer ne professa pas que le violon, mais aussi le dessin. Son père le lui avait enseigné de bonne heure et il était devenu un aquarelliste remarquable. Il a laissé un grand nombre d'œuvres, et l'aquarelle — le portrait de Barbey d'Aurevilly — que possède aujourd'hui le petit musée de Saint-Sauveur est assurément une des plus curieuses.

Il se maria à Valognes. Il épousa la petite-fille d'un musicien qui eut son heure de célébrité, André Villoteau, ami de Lesueur et membre de cet Institut d'Égypte que Bonaparte avait fondé en 1798, pour l'exploration scientifique du pays qu'il allait conquérir.

Barbey d'Aurevilly, déjà en relations avec le père d'Armand Royer, était connu de tout le groupe de Valognais que nous voyons se former. M^{lle} Marie Villoteau qui devint M^{me} Royer, et sa sœur Léopoldine, avaient souvent entendu prêcher dans le pensionnat où elles avaient été élevées, le missionnaire eudiste Léon d'Aurevilly, et leur mère, M^{me} Villoteau, était une intime amie de M^{me} Barbey du Motel, épouse du troisième Barbey qui mourut à Mortain sans postérité.

Armand Royer en s'installant à Valognes eut la bonne fortune d'y pouvoir acheter une délicieuse habitation.

Le Broc est situé dans un coin de la ville, presque à la campagne, nous dirions en dehors des murs, si Valognes avait des murs. C'est une maison datant de la fin du xvii^e siècle avec des fenêtres à petits carreaux, un escalier de pierre, des pièces claires. Devant la façade principale, il y a un jardin aux allées étroites. L'entrée est sur le côté, comme pour ajouter à l'intimité du

cadre. Le passant, même s'il n'a jamais pénétré dans ce logis, en devine la poésie.

Barbey d'Aurevilly disait : « *Broc-house* ne pouvait être habité que par un artiste ou par un prêtre ».

Quand on entrait dans le salon du Broc, on croyait relire les premiers chapitres du *Chevalier des Touches*, on se demandait si le fauteuil, près de la cheminée, où Barbey d'Aurevilly vieillard vint s'asseoir si souvent, n'était pas celui où tout enfant il avait contemplé Aimée de Spens, en s'enivrant des propos spirituels et naïfs qu'il garda dans sa mémoire comme un dépôt sacré, rêvant de les offrir un jour à ceux de ses contemporains qui pourraient les goûter encore. Armand Royer, aidé en cela par sa femme qui était artiste comme lui, avec des aspirations identiques, avait créé ce foyer de poésie très simplement. Il donnait des leçons de violon ou de dessin à Valognes, à Cherbourg, organisa plusieurs fois des concerts dans la région, sans se demander s'il y avait disproportion entre son talent et le milieu où il fréquentait et s'il entendait des exclamations d'étonnement : « Comment ! un artiste de cette valeur, professeur dans ce trou de province ! » — « Ah ! disait-il, resté à Paris j'aurais peut-être réussi, mais en vérité serais-je plus heureux ! »

Lorsque chez un être doué d'une grande sensibilité, Dieu, la famille, l'Art, le désintéressement se confondent dans un même amour, cet être connaît les plus douces joies de la terre, celles qui font le mieux pressentir les joies futures.

Armand Royer y joignit le culte de l'amitié et savait faire partager son bonheur. Ce fut ainsi que Barbey d'Aurevilly trouva dans cette Normandie dont il ne pouvait se détacher, le foyer où il put reposer sa mélancolie, la réalité vivante de ce qu'il avait en vain cherché partout ailleurs.

Là il pouvait être vraiment lui-même, avouer ses fai-

bles, crier ses amertumes et se laisser aller à sa bonhomie simple.

Ses amis de Paris n'ont pu que deviner le Barbey d'Aurevilly sentimental, parce qu'à Paris il ne fut jamais chez lui. Il y prit des attitudes, il y semblait épris de frivolités qu'en réalité il n'aimait pas, qui n'étaient que des réactions en face de la vie contemporaine, ou des amusements passagers que sa riche imagination savait multiplier. Ses amis de Valognes vinrent plusieurs fois le voir à Paris et ils ne se cachèrent pas de n'y point retrouver le même homme qu'ils étaient accoutumés de fréquenter. Barbey d'Aurevilly leur disait : « Oui, vous avez raison, il faudra que j'aïlle bientôt là-bas ! »

Il écoutait d'ailleurs avec attention les observations d'Armand Royer et préférait ses répliques plus ou moins vives à un silence qui n'eût été que respectueux.

Un jour qu'il avait pris la poudre d'or qui lui servait à sécher son encre pour s'en teindre les moustaches et qu'il était sorti ainsi la lèvre surmontée d'une barre dorée, Armand Royer sut le lui reprocher et le vieux gentilhomme prit la semonce très humblement.

Dès 1872, il avait fait installer son appartement de Valognes dans l'hôtel Grandval-Caligny. Un bureau et un cabinet de toilette étaient séparés par une vaste chambre à coucher contenant les meubles somptueux qu'il tenait de sa famille.

Ses fenêtres donnaient sur un joli jardin assez vaste et assez ombragé pour offrir l'illusion d'un parc. Il le regardait pendant des heures, le rideau levé quand la pluie tombait, la fenêtre grande ouverte quand brillait le soleil. Enveloppé dans sa grande robe blanche, encapuchonné de rouge, il rêvait du passé ou méditait sur l'article à faire d'après le livre qu'il avait lu. Si c'était l'heure de l'article, il condamnait sa porte, tournait le dos au jardin, sa table disposée de manière à ce que le jour arrivât sur le papier, entouré de ses petites bouteilles d'encres diverses et dans chacune d'elles trempait

une plume d'oie. Lorsque l'article était terminé, il le lisait à haute voix, corrigeait et l'emballait avec une lettre à Léon Bioy ou à Georges Landry, pleine de recommandations méticuleuses.

Cinq heures de l'après-midi, c'était l'heure d'Armand Royer. Celui-ci était ponctuel. Ses leçons terminées, il arrivait à l'hôtel Grandval, traversait la cour aux italiennes, montait le perron intérieur et entraînait chez le maître.

Dans la grande chambre, sur le lit et les fauteuils, les vêtements d'une fantaisie indiscrete étaient préparés. Barbey d'Aurevilly les revêtait aussitôt, et quelques instants plus tard tous les deux suivaient la rue des religieuses, traversaient, après avoir longé l'église Saint-Malo, la vaste place du Château et arrivaient au Broc. Quelquefois ils allaient à travers champs jusqu'à l'heure du dîner. Les paysans attardés à leurs travaux, contemplaient étonnés l'étrange personnage vêtu de blanc et de rose, s'abritant sous une ombrelle enrubanée qu'il écartait un instant pour leur dire : « Bon sé ».

Au Broc, Barbey d'Aurevilly racontait ses plus intimes souvenirs, son enfance douloureuse dont il n'a jamais voulu dans ses livres révéler la moindre parcelle.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans il n'avait point annoncé l'homme vigoureux aux larges épaules qu'il devint depuis. Grêle, timide, la démarche hésitante il avait une figure aux traits disproportionnés, les yeux trop grands, le front trop haut, les joues creuses, la bouche largement fendue. Et sa mère, soit qu'elle souffrît de ce qu'elle croyait être chez son fils une laideur irrémédiable, soit qu'elle voulût l'engager aux modifications possibles, lui parlait de son physique insuffisant, sans dureté, mais avec un ton sérieux, une manière de regret qui blessait cet adolescent à la sensibilité aiguë qui devait écrire un jour : « C'est si beau d'être beau ! » Son père, Théophile Barbey était bon et plein de prévenances pour les siens, mais, trop préoccupé de politique, il

agitait des questions graves devant ses fils trop jeunes pour les comprendre, et en 1830 il ne cherchait qu'à les détourner des carrières pouvant imposer le service d'un régime qu'il détestait.

L'insouciance de la mère, l'involontaire rigidité du père ne faisaient pas le séjour de Saint-Sauveur très agréable pour les quatre fils et particulièrement pour Jules Barbey qui, à cette époque — il avait vingt-deux ans — était plus épris d'action que de méditation.

Puis la maison dirigée par la servante, les dons exagérés de Théophile Barbey à la cause de la légitimité, furent l'occasion de la ruine de la famille, et l'auteur de l'*Ensorcelée*, devenu un jeune homme, devait, après ses humiliations d'enfant, en connaître d'autres d'un genre différent, non moins pénibles.

Il contait ces choses avec des mots d'une extrême douceur, heureux de s'abandonner à la sincérité de son jugement.

Après le dîner, il y avait lecture ou séance musicale. La lecture était faite par Barbey d'Aurevilly. Il revenait souvent à Balzac et on ne s'étonnera pas de ce choix. Qui donc mieux que lui pouvait comprendre Balzac ? Il y ajoutait les mémoires de *Berlioz* qui le passionnaient. Et il lisait la prose de ses préférés comme on interprète toujours les œuvres qu'on aime, d'une manière éloquente. Barbey d'Aurevilly n'était pas musicien, il ne savait point les beautés particulières de la musique, éprouvait seulement des sensations plus ou moins fortes et y puisait de l'inspiration. Armand Royer et Madame Royer, qui était très bonne pianiste, parcouraient devant Barbey d'Aurevilly leur répertoire. Il avait des préférences qu'il signalait sans s'informer du titre du morceau ni du nom de l'auteur.

Ce fut ainsi qu'il s'éprit d'un morceau de Viotti qu'Armand Royer exécutait à ravir et aussi d'un air tyrolien qu'il avait nommé, on ne sait pourquoi, *la dernière fenêtre*.

Quand Armand Royer jouait *la dernière fenêtre* il devait se placer sur le palier, à côté du salon, où la sonorité était plus ample que dans la pièce. Barbey d'Aurevilly, assis à côté de la cheminée, écoutait renversé dans son fauteuil, soulignant certains passages avec de grands gestes.

Le morceau fini, il se levait, frappait l'épaule d'Armand Royer en disant : « Demain, je vous devrai une belle page ». Il quittait le Broc vers onze heures. Son ami l'accompagnait. Ils faisaient en sens inverse la route parcourue l'après-midi. Ils rencontraient des *touryresses* ou vieilles rôdeuses. Barbey disait encore : « Bon sé... » et rentrait à l'hôtel Grandval.

En 1876, la naissance d'un fils vint chez M. et Mme Royer ajouter un bonheur à tous ceux qu'ils s'étaient créés.

Remenyi devait être le parrain de cet enfant, mais le grand virtuose avait peu d'occasions de revenir à Valognes. Il voyageait continuellement et se faisait entendre dans les plus lointaines contrées. Il mourut en 1884 dans l'Afrique du Sud, à Durban, subitement, dans un concert. Il jouait un concerto de Beethoven. On le vit soudain s'affaisser, pour ne plus se relever. Il avait cinquante-quatre ans. Le parrain du petit Armand Royer fut donc Barbey d'Aurevilly qui se mit à le chérir tel qu'un petit-fils.

On peut chercher dans la correspondance du maître, on trouvera les traces de ses préoccupations à l'égard de son filleul.

Il prie ses amis de Paris d'acheter pour lui et de faire expédier un cheval de bois sur lequel il apprendra à Armand Royer fils à se tenir avec élégance. Il lui offre encore des soldats de plomb, un régiment de fantasins, et quand son filleul lui fait remarquer que son régiment n'a pas de musique, le parrain s'écrie « Il a raison » et le lendemain une lettre à M^{lle} Read lui mande de faire adresser au Broc une musique au grand complet.

Les jeux divers, très utilisés, subissaient vite des détériorations inquiétantes. Armand Royer, lorsqu'il l'eut remarqué, prit assez souvent la précaution de renfermer les cadeaux dans une armoire dont il avait la clé ; Barbey d'Aurevilly appelait cette armoire le *trou du formicoleo* : « Ne montre pas trop tes jouets, disait-il à l'enfant, ou ton père va les mettre dans le trou du formicoleo et tu n'en verras plus rien ! »

Le filleul sentait à quel point son vieux parrain était respecté et écouté, toute l'importance qu'il fallait attacher à ses propos.

Aussi, lorsqu'il commença de s'initier aux premiers éléments de l'histoire de France, il ne finissait point de questionner M. d'Aurevilly. Celui-ci se montrait dans ses réponses le sage monarchiste que l'on découvre dans ses livres, avec une pointe de dédain pour les d'Orléans et une admiration pour le grand Empereur qu'il avoua également à maintes reprises.

Un soir qu'il était tout sommeillant dans son fauteuil, au coin de la cheminée du salon du Broc, le jeune Royer frappant sur le genou de son parrain, pour le réveiller, lui dit : « Que pensez-vous de Louis-Philippe ? »

Le vieillard, sans ouvrir, les yeux, répondit du bout des lèvres : « Que veux-tu que je pense de cet imbécile ? »

Armand insistant et frappant de nouveau, dit encore : « Et que pensez-vous de Napoléon ? »

Barbey d'Aurevilly se réveillant tout à fait, leva la main droite en criant d'une voix claire : « Ah ! celui-là... c'est une autre affaire ».

Se souvenant de ses humiliations passées, l'auteur du *Dandysme* disait aux parents de son filleul : « Ne le découragez pas s'il vous fait part de ses rêves et de ses ambitions et ne l'humiliez pas. Croyez-le capable de faire une bonne action, jamais une mauvaise ». Jusqu'en 1887 inclusivement Barbey d'Aurevilly revint à Valo-

gnes pour y faire de longs séjours. Il avait peu de relations en dehors de la famille Royer.

Tant que son frère le P. Léon d'Aurevilly vécut, il alla de temps à autre et pour quelques jours seulement à Saint-Sauveur le Vicomte. Après la mort de son frère survenue en 1876, il y allait encore pour voir M^{lle} Elisabeth Bouillet, l'abbé Anger et un autre abbé M. Le Foulon, aumônier de l'abbaye. Les deux abbés vinrent un matin déjeuner à l'hôtel Grandval.

A Cherbourg, Barbey d'Aurevilly accompagna deux ou trois fois Armand Royer chez son ami le sculpteur Le Véel auteur de la très belle statue équestre de Napoléon qui orne l'esplanade de Cherbourg.

La laideur des statues à Paris et en province devrait provoquer plus d'attention envers celles qui sont dignes d'être admirées et donner la gloire à leurs auteurs, et pourtant Le Véel est bien oublié.

C'était un Normand un peu du genre de Flaubert, avec un *gueuloir* impressionnant qui l'avait fait surnommer par Barbey le *Jupiter tonnant* (1). Le Véel est l'auteur d'un superbe médaillon-portrait d'Armand Royer. En 1885, alors qu'il ne quittait plus guère Valognes que pour retourner à Paris, Barbey d'Aurevilly fut une fois encore entraîné par Armand Royer jusqu'au château de Tourlaville situé à six kilomètres de Cherbourg. Le résultat de la visite fut la délicieuse brochure *Une page d'histoire* publiée chez Lemerre, et qui fait regretter que l'auteur n'ait pas connu plus tôt cette sanglante aventure des Ravalet qui eut été pour lui le plus tentant des sujets de roman.

Le dernier séjour de Barbey d'Aurevilly à Valognes est de 1887, un peu moins de deux ans avant sa mort.

Quand le vieux Normand quitta pour la dernière fois le Broc, on eût dit qu'il devinait qu'il n'y reviendrait

(1) Un avocat de Cherbourg, M. Favier, a consacré Le Véel une brochure des plus intéressantes.

plus. Son chagrin fut immense. Il pleurait, et jusqu'à l'heure où le train l'emporta vers Paris, on put se demander s'il n'allait pas affirmer son grand amour de sa terre natale et de ceux qui l'y avaient si tendrement accueilli, en y restant jusqu'à sa dernière heure.

Ses amis, eux non plus, ne se faisaient pas d'illusions et se disaient qu'ils ne le reverraient pas à Valognes.

Après sa mort, les relations entre les deux abbés de Saint-Sauveur et la famille Royer restèrent très étroites. Ils se réunissaient plusieurs fois l'an pour causer de Barbey d'Aurevilly.

Armand Royer le faisait revivre devant ses admirateurs. Il lui avait pris quelques-uns de ses gestes et on retrouvait dans son allure aimable et distinguée beaucoup de celle du grand Normand. Quelles joies Armand Royer savait puiser dans son attachement à ses souvenirs d'une amitié aussi belle, joies partagées avec ceux qui l'avaient connue, joies comprises de l'enfant que Barbey d'Aurevilly avait tant aimé, tant choyé et qui, à mesure qu'il grandissait, se révélait à ses parents avec tous les dons qu'ils pouvaient rêver pour lui.

Le fils d'Armand Royer avait de son père cette modestie et cet amour de son art qui lui faisaient moins rechercher l'applaudissement que le contentement tout intime de l'artiste, celui qui vient de la pénétration des belles œuvres. D'une piété vive et sérieuse, il agissait comme il pensait, confiant dans le résultat de ses méditations.

Intelligent, il comprit vite toutes les ressources de réalisation qu'il trouvait dans la maison paternelle, et qu'il ne rencontrerait jamais ailleurs un milieu plus propice au développement de ses facultés. Le souvenir du grand artiste Barbey d'Aurevilly fuyant la vie de Paris qui ne représente que du trouble, pour venir chercher dans un foyer sain la satisfaction de ses appétits d'honnêteté, d'affection et de franchise, lui fut un

exemple dont il ne détacha pas son regard et que les conseils des siens ne pouvaient que fortifier.

Armand Royer fit de son fils un violoniste qui à douze ans pouvait exécuter un concerto de Bach. Mais l'enfant se sentit attiré plus particulièrement par la composition. Il apprit le piano, l'orgue et les éléments de l'harmonie avec un professeur de Valognes et se fit recevoir au Conservatoire de Paris. Il ne put s'habituer à Paris où il se fatigua en travaillant beaucoup et revint au Broc avec une instruction suffisante pour commencer d'écrire. Après quelques essais, morceaux pour violon et piano, il entreprit une œuvre importante *Esther*, chœur avec soli et orchestre, qui fut exécutée chez des amis sous sa direction, puis une messe à quatre voix avec orgue et orchestre exécutée à l'église de Valognes. Ensuite il se servit d'un des meilleurs poèmes du P. Léon Barbey d'Aurevilly (1) dont il fit une cantate pour chœur et orchestre.

Ne connaissant rien de ces œuvres qui ne sont pas éditées, je ne puis que répéter les appréciations des Valognais qui les ont entendues. Elles sont unanimes pour les proclamer d'un charme très personnel avec d'étonnantes qualités de polyphonie. On peut se figurer ce que devint le Broc avec ces succès répétés, ce travail soutenu, cette foi profonde qui unissaient les membres de cette famille privilégiée. Armand Royer, épris de son art comme à vingt ans, rejetait sur son fils toutes ses espérances.

M^{me} Royer qui avait donné à son mari l'admiration dont un véritable artiste ne saurait se passer, savait la manière d'encourager les rêves et d'applaudir aux manifestations du génie.

Elle qui souvent au piano avait accompagné Armand Royer, pouvait, assise au coin du feu, à la place même

(1) *La Mort et la Vie.*

occupée jadis par Barbey d'Aureville, écouter un concerto à deux violons exécuté par les deux Royer unissant leurs enthousiasmes.

Tout un passé où le plus grand romancier des temps modernes avait mis la marque de son originalité séduisante, était là dans le cadre le plus simple et le plus touchant qu'on put imaginer, et se confondait avec un présent qui produisait sur les cœurs l'impression d'un bonheur ayant toujours duré et ne devant jamais finir. Il s'écroula en quelques jours.

Le fils d'Armand Royer n'avait pas vingt-sept ans quand il sentit les atteintes du mal auquel ne put résister sa constitution d'artiste délicat, peut-être surmené par le travail.

A la fin de l'année 1902, il était déjà souffrant quand il composa un *Pie Jesu* qui fut le dernier témoignage de son talent. Il mourut au mois de juillet suivant.

Toutes les consolations que peuvent inspirer la sympathie et l'estime, M. et M^{me} Royer les reçurent de cette petite cité où ils n'avaient que des admirateurs et des amis, mais ils durent faire appel à la robustesse de leur foi chrétienne, pour accepter la douleur que la Providence leur envoyait comme pour compléter par une épreuve digne de leurs âmes la beauté d'une existence exemplaire.

Armand Royer dut se raidir de toute sa volonté contre le coup terrible pour continuer de professer. Il le fit sans murmurer, et quand il lui fut demandé de jouer en public, il le fit aussi avec vaillance, et le violon d'âme fut à cette heure-là le violon d'une âme douloureuse, mais encore vibrant et charmeur. « Vous êtes moi ! » avait dit jadis Barbey d'Aureville à son cher Armand. Il était plus que jamais *lui* durant les tristes années qu'il survécut à son fils. Armand Royer, le cœur meurtri, garda sa taille droite, son allure hautaine, son affabilité, ces manières polies qui faisaient songer quand il passait

BIJOUTERIE

JOAILLERIE

OBJETS D'ART

H. FOUSSARD

MAISON RÉPUTÉE
PAR SON CHOIX ET SES PRIX

1, Place Dorian, 1

R. C. 15412 SAINT-ETIENNE Télép. 619

SALON MASSENET

3, Place du Peuple, St-ETIENNE

Tél. 24-77.

R. C. 6723.

INSTALLATION LA PLUS --
MODERNE DE ST-ETIENNE
ET LA RÉGION - - - - -

SALON POUR DAMES :
TEINTURE - ONDULATION
MANUCURE ; POSTICHES

SALON POUR MESSIEURS
UNIQUE A ST-ETIENNE

MAGASIN DE VENTE PARFUMS
DES MEILLEURES MARQUES

Entrée spéciale du Magasin et
Salon de Dames dans le passage.

PERSONNEL DE 1^{er} ORDRE

Chocolat Weiss

Magasin de Vente :

8, Rue Général-Foy, 8

Usine :

Avenue Denfert-Rochereau, 18

TÉLÉPHONE 1-80

CHOCOLAT EN TABLETTES

CHOCOLAT GRANULÉ POUR DÉJEUNERS

Pastilles, Croquettes, Napolitains, Langues de Chats, etc., etc.

SPÉCIALITÉ DE BONBONS CHOCOLAT

DRAGÉES CHOCOLAT — KALOUGAS — FEUILLES D'AUTOMNE

Roseaux du Forez, etc., etc.

Maison se recommandant pour la qualité de ses produits

R. C. St-Etienne 5.005

ATELIER DE RELIURE

Artistique de tous Styles

RELIURE SOUPLE POUR MUSIQUE

BRADEL

PLAQUETTE

J. ZAUGG
MAITRE RELIEUR, DOREUR

ATELIER

DE DORURE

DORURE

A LA MAIN

DORURE SUR TRANCHE

DORURE AU BALANCIER

IMPRESSION SUR ÉTOFFES

LAVAGE DE LIVRES ANCIENS

INITIALES - MONOGRAMMES

TABLEAUX-RECLAMES, REGISTRES

CARTONNAGES ET BOITES DE BUREAUX

Alfred ZAUGG fils, succ^r

8, Rue Mi-Carême, SAINT-ETIENNE (Loire)

"AU PRINTEMPS" "NEW SPORT"

3 et 3^{bis}, rue Général-Foy — SAINT-ÉTIENNE

Hautes Nouveautés et Lingerie Fine pour Dames Hommes et Enfants

ARTICLES ÉLÉGANTS ET DE BON GOUT

SPÉCIALITÉ pour ENFANTS, LA VÊTE, etc.

Les coupes de cheveux les plus modernes

Les plus jolies mises en plis

L'Ondulation indéfrisable

Teinture au henné

10

SALONS

MADAME COURTOIS

3, RUE GÉNÉRAL-FOY, 3 (2^e étage)

TÉLÉPH. : 17-14

SAINTE-ETIENNE

R. C. 20.092

dans les rues de Valognes, au Barbey d'Aurevilly errant des jours d'autrefois.

Lorsque fut inauguré à Saint-Sauveur le Vicomte le buste de l'auteur de *l'Enfermée* par Rodin, on vint chercher M. et M^{me} Royer dans leur retraite du Broc et ils se firent entendre dans un concert. Ce fut, pour Armand Royer, la dernière manifestation de son amitié. Il mourut peu de temps après, en septembre 1910.

A ses obsèques un artiste exécuta les morceaux pour lesquels il avait une prédilection, un fragment d'une symphonie de Beethoven et l'étonnant nocturne en sol de Chopin, si brillant et si douloureux à la fois.

Un élève du défunt, M. François Enault publia dans le *Journal de la Manche* un article où il a fait passer l'admiration que lui inspirait son ancien maître. Le nom de Barbey d'Aurevilly revient à plusieurs reprises dans cet article à côté de celui d'Armand Royer. Il en sera toujours ainsi.

Dans cette petite ville de Valognes, si bien faite pour conserver toute leur valeur aux choses du passé, les enthousiastes du *Chevalier des Touches* viendront se griser des souvenirs de Barbey d'Aurevilly. Il les chercheront au Broc comme à l'hôtel Grandval. Dans la demeure princière de la rue des Religieuses, ils pourront se figurer le grand solitaire et sa mélancolie.

Au Broc, ils le verront souriant, apaisé, assis au foyer d'un véritable artiste qui préféra une vie simple à la réputation glorieuse que lui méritait son talent. Mais la gloire a pris sa revanche. Le nom d'Armand Royer est désormais inséparable de celui de Barbey d'Aurevilly, dans le milieu même où Barbey d'Aurevilly apparaîtra aux âges futurs avec son caractère véritable et l'éclat le plus pur de son génie.

RENÉ MARTINEAU

POÈMES

I

LA COUPE

*Laisse venir à toi doucement les images
Comme une coupe claire ouvre-leur ton esprit,
Cristal pur et d'une eau transparente rempli,
Pour que s'y mire en frémissant le paysage.*

*Ne bouge pas. Bientôt s'en viendront les oiseaux
Apprivoisés poser leur vol près de la coupe ;
Des lézards étendront leur corps agile et souple
Au soleil ; et le ciel s'irisera dans l'eau.*

*Sois celui qui se tait, contemple et se recueille,
Le lac calme où s'apaise un instant le torrent,
Avant de rebondir dans l'ombre en s'enfuyant
Dans un grand éboulis de pierres et de feuilles.*

II

PAYSAGE

*Toi sur qui frissonnaient des rides de lumière,
Te voici tout à coup comme un miroir d'étain,
Et tu n'épouses plus que les ombres, rivière,
Des saules estompés et du ciel où s'éteint*

*Dans le voile immobile et sombre des nuages
Tout ce qui fit danser en toi tant de clartés,
O transparente, ô sans couleur, humble visage
D'eau passive où mourut l'éblouissant Été !*

*En tes filets d'argent retiens vive et captive
La lumière d'hier, mon âme, et laisse fuir
Celle qui n'a pas d'être intime, en qui s'inscrivent
Sans s'imprimer jamais les plus beaux souvenirs.*

*Et sous ce ciel d'automne épuisé, ressuscite
La grâce lumineuse et les enchantements
D'un paysage dont Virgile ou Théocrite
Eussent jadis fixé la beauté dans leurs chants.*

III

BORDS DE L'ISLE

*Rien n'égale la transparence de cette eau
Si ce n'est la limpidité du ciel d'automne.
Le dôme harmonieux des arbres des coteaux
Se masse sous l'azur et, reflété, frissonne.*

*Une péniche dort sur le fleuve si lent
Qu'il semble un lac caché dans la courbe des rives,
Et c'est à peine si dans l'espace on entend
Le cri d'un martinet ou l'appel d'une grive.*

*Paisible, une fumée enroule sur un toit
Son panache d'argent que nul vent ne déroule.
Tout paraît immobile. Et pourtant l'on perçoit
Si léger, si léger, le bruit de l'eau qui coule.*

IV

CLOCHES

*Une flèche entre les branches
S'élançe dans le ciel pur.*

*Cloches, cloches du Dimanche,
Habitantes de l'azur,*

*Balancer sur le feuillage
Et sur les toits assoupis
Gris et rouges du village
Votre musical esprit.*

*Que votre âme aérienne
Fasse vibrer un instant
Dans leurs demeures païennes
Les âmes des mécréants.*

*Sur les routes invisibles,
Idéales voix d'en haut,
Fuyez le clocher paisible
L'espace est rempli d'échos.*

*Le monde écoute. Et tout chante.
L'enfant rit sur le chemin;
La vierge rêve et l'amante
De l'amant serre la main.*

*Et celui que la mort presse
Au bord du gouffre éternel,
Reçoit comme une promesse
Le souffle venu du ciel.*

V

JARDIN

*Dans ce nouveau jardin où je viens, vieillissante,
Retrouver la fraîcheur de mon jardin d'enfant,
Un tilleul berce aussi des abeilles ronflantes;
Un jasmin grimpe au mur. Et c'est le même banc*

*Que celui sur lequel, jadis, près de mon père,
Rêveuse, je venais pendant les soirs d'été
M'asseoir pour voir glisser la traîne de lumière
D'une étoile filante et le ciel s'argenter.
C'est la même senteur des massifs qu'on arrose;
L'air vibre au soir tombant de la stridence des cris
D'hirondelles qui se poursuivent et se posent
Sur les longs fils tendus. Et les cloches d'ici
— O les cloches des tours de ma ville natale! —
Tintent clair, tintent pur, angélique douceur,
Si bien qu'auprès de toi j'écoute, virginale,
Mon enfance qui rit sous les arbres en fleur.*

VI

VŒU

*Je rêve de vieillir ici, loin de la ville,
Dans ce doux pays girondin
Qui baigne la plus claire des rivières, l'Isle,
Au cours virgilien.*

*La nature a la grâce aisée et nonchalante
De l'eau qui va la reflétant;
L'esprit qui s'harmonise avec elle s'enchanté,
S'apaise, se détend.*

*Nul voile fabuleux, nul éclat pathétique,
Si ce n'est au ciel embrasé
Le linceul du soleil ou la fête mystique
Du mystère étoilé.*

*Nous aurons tant rêvé devant d'autres rivages,
Au bord des flots vertigineux,
Nous aurons tant chéri le vent, la mer, l'orage,
Adoré de tels dieux,*

*Qu'il sera bon peut être un jour de ne plus voir
 Que ce paysage français,
 Si mesuré, si calme, où rit sans le savoir
 La beauté sans apprêt,*

*Où la mort même aura le reposant visage
 De ce qui s'est bien accompli.
 — Je rêve de vieillir sans bruit, comme les sages,
 Dans ce doux pays-ci.*

CÉCILE PÉRIN

LES DEUX STATUES

C'était l'année de la fête sur la montagne, une fière fête qui attire les étrangers. Elle revient tous les deux lustres en mémoire de l'ancienne paroisse de Corpuscu alors située au sommet de Maltat.

L'origine en remonte loin, au temps des rois. Nos arrière grands-pères n'avaient pas encore vu le jour. Les habitants se tenaient de moins en moins sur les hauteurs parce que la région était plus sûre, les chemins plus paresseux, les villages plus amicaux, plus dépendants les uns des autres. A côté de l'ancien bourg en train de périr sur son sommet, l'agglomération des maisons dans le creux de colline actuel, trop mieux placé pour la circulation, se transformait en commune lorsqu'on entreprit d'y construire notre vaste église moderne.

A l'achèvement de cette église, l'ancien bourg ne comptait plus que dix feux de pauvres, l'ancienne église tombait en morceaux, le vent de mille orages avait découvert le toit et sifflait dans les murs crevassés. On transféra la paroisse et l'on décida d'y descendre deux vieilles statues de bois, orgueil du village, l'une de saint Pierre, l'autre de saint Paul. Elles devaient s'ennuyer là-haut, personne n'y allant plus prier.

Alors eut lieu le miracle que je vais dire, avant de vous raconter la fête anniversaire où l'enboconnante histoire de la foire prit germe.

(1) Préambule de *La Foire à Corpuscu*.

La nuit qui suivit leur translation, longtemps après l'*Angelus*, au milieu du sonore silence de l'église, les statues s'animèrent et saint Paul se mit à pleurer à chaudes larmes.

Et le calme saint Pierre lui dit :

— Paul, pourquoi te lamentes-tu ?

— Parce que je ne suis plus chez moi, répondit Paul en poussant un fort soupir.

— Pourtant, observa Pierre, cette église est bien plus belle que l'autre. On reviendra nous prier comme autrefois. Nous pourrons de nouveau faire du bien. Et tu verras, ce sera gai, la foule, les fêtes, les fleurs, les aumônes, quand nous serons acclimatés.

— Oui, mais reprit saint Paul, toutes ces statues neuves qui nous entourent. Au près d'elles de quoi avons-nous l'air ? Et ne plus entendre le vent dans la chapelle, ne plus voir les hirondelles sous les voûtes, ni les lézards entre les pierres, ni les fourmis en pèlerinage.

Il regrettait les fourmis de saint Firmin qui d'après la légende venaient chaque année le 25 septembre, jour de fête du saint, en pèlerinage à la vieille église pour y mourir. Il y a une trotte. Selon les uns, elles mettaient une saison à venir. Selon d'autres moins crédules, c'était l'arrivage ordinaire des fourmis volantes qui meurent à la fin de l'été.

— Que veux-tu ! répondit saint Pierre en soupirant à son tour, c'est la volonté de Dieu.

Mais saint Paul, cessant de pleurer, se mit en colère et dit :

— Non, non, non, c'est la volonté des hommes. Or ne sommes-nous pas leurs supérieurs ? Et si vous vouliez bien, mon bon Pierre, ajouta-t-il avec supplication, nous retournerions sur la montagne. Vous qui avez toutes les clefs, ne pourriez-vous pas ouvrir la porte ?

Il parlait si bien, saint Paul !

Saint Pierre se recueillit un moment et lui obéit. Et ils retournèrent chez eux.

Quel ne fut pas l'ennui du curé lorsqu'il dut dire sa messe ! Il faillit oublier de consacrer l'hostie. Rarement l'*Ite Missa est* se précipita si vite sur l'*Agnus Dei*.

Le *Pater* final dit, notre pasteur gravit la montagne, accompagné de son marguillier. Il voit les statues à leur place, immobiles. A peine convaincu du miracle, il tire ses lunettes et les frotte sur sa manche et regarde, et avant de parler il s'agenouille.

— Bons saints, qu'il dit, pourquoi nous avoir quittés. Vous serez si bien chez nous !

Puis, n'osant les toucher, mais persuadé de les avoir attendris, le voilà qui s'en retourne en continuant de prier avec son marguillier. Le long de la route, rencontrant des curieux instruits de l'affaire, il leur demande d'unir leurs prières et de ne point maltraiter les statues. Elles reviendront bien toutes seules.

Mais la nuit se passe, et elles ne reviennent pas. Une autre nuit, d'autres nuits, une semaine. Rien.

On se décide à les aller chercher. On prépare un char fleuri avec deux socles de feuillage, on réunit la paroisse, on part en procession. Le curé avait revêtu sa belle chape dorée. Les enfants de Marie chantaient des cantiques, les femmes égrenaient leur chapelet, des vols d'oiseaux enguirlandaient les buissons, les hommes psalmodiaient entre deux cantiques, et ceux du chapitre fermaient le cortège.

Nos saints furent-ils impuissants à résister à pareille magnificence et gagnés par tant de respect ? Oui et non. Ils redescendirent dans leur char fleuri en se lamentant continuellement.

— Comme la route est longue lorsqu'on suit les hommes, disait Pierre.

— Il y a tellement plus de cahots que de soleil, murmurait Paul.

Escortés de tant de visages radieux, ils n'étaient que plus graves et que plus tristes.

Si bien que la nuit suivante ils recommencèrent de gémir dans la solitude de la belle église.

— O bon saint Pierre, suppliait Paul, ouvrez de nouveau la porte.

— Hélas, répondait saint Pierre, les hommes arrangent les saints à leur mode. Si nous repartons ils nous ramèneront de nouveau.

Puis, ayant médité longuement et s'étant absenté auprès de Dieu, pendant que Paul continuait de gémir et tirait son épée vivante afin de démolir la serrure, il reparut et parla ainsi :

— O Paul, range ton arme et résigne-toi. Des temps meilleurs viendront quand le monde aura beaucoup souffert. Alors nous retournerons chez nous, fêtés par je ne sais combien de fidèles.

Il fallut près de deux cents ans pour que s'accomplît cette promesse. Après la guerre, la chapelle ayant été rebâtie par une âme généreuse, on y reconduisit les statues au cours d'une cérémonie grandiose où l'évêque d'Autun officia entouré de plus de dix villages. Depuis lors, c'est un lieu de pèlerinage. Si jamais vous y allez, vous observerez que saint Pierre ne tient plus à la main qu'un morceau de sa clef. Il aurait laissé le bout qui manque dans la serrure de l'église neuve la nuit de leur escapade.

Jamais de ma vie je n'aurais pu croire qu'une légende aussi édifiante serait l'origine des débordements de luxure en notre chef-lieu, et que tant de complications vicieuses naîtraient de tant d'ingénuité.

C'est bien pour dire comme le monde tourne.

JOSEPH JOLINON.

A PROPOS DU CENTENAIRE DU PREMIER CHEMIN DE FER FRANÇAIS

La Ville de Saint-Etienne va célébrer prochainement le centenaire du premier chemin de fer français qui reliait, comme chacun sait, notre ville à Andrézieux. Mais si l'inauguration proprement dite remonte à 1827, les débuts de l'entreprise remontent à une dizaine d'années auparavant.

C'est en 1816 qu'est créée à Saint-Etienne l'Ecole des Mineurs dont Louis Antoine Beaunier, ingénieur en chef des Mines de Geislautern est nommé directeur. Il crée en 1817 l'aciérie de la Bérardière, près Saint-Etienne, et cherche des appuis financiers pour la construction du premier chemin de fer dont il a l'idée. Ces concours, il les trouve chez de riches amis, M. Milleret, le Marquis de Lur-Saluces, Louis Boignes, Hochet et Bricogne. Il se rend alors en Angleterre en 1820 pour étudier de près les chemins de fer qui y fonctionnaient déjà.

A son retour, en 1821, « une demande en autorisation de construire un chemin de fer qui, tracé sur le territoire houiller de Saint-Etienne, mette en communication la Loire et le Rhône » est adressée au Ministre de l'Intérieur par MM. Amédée de Lur-Saluces, Jacques Milleret, Bricogne, Hochet, Boignes et fils.

Cette demande fut instruite au cours des années 1821 et 1822, et successivement le Conseil Général de la Loire, la Chambre consultative des arts et manufac-

tures de Saint-Etienne, la Direction des Ponts et Chaussées donnèrent leur avis. Enfin le 26 février 1823, le roi Louis XVIII rendit une ordonnance autorisant les sieurs de Lur-Saluces, Boignes, Milleret, Hochet, Bricogne et Beaunier, sous le titre de « Compagnie du chemin de fer », à établir un chemin de fer de la Loire au Pont de l'Ane sur la rivière de Furens, par le territoire houiller de Saint-Etienne. A titre d'indemnité ladite Compagnie est « autorisée à percevoir à perpétuité, sur le chemin de fer, un droit d'un centime quatre vingt cinq centièmes de centime par mille mètres de distance et par hectolitre de houille et de coke ». La constitution de la Compagnie fut approuvée par ordonnance royale du 21 juillet 1824 : les actions étaient de 5.000 francs. — Beaunier chargé de la construction du chemin de fer, recevait, en qualité de directeur, un traitement annuel de 4.000 francs.

« Des essais en réduction, nous dit M. Gras, furent entrepris sur le terrain de M. Saignol, géomètre de la Compagnie, situé rue d'Artois (aujourd'hui rue de la Préfecture, n° 7 : l'Ecole des Mines était au n° 3 ».

Au cours de l'année 1826, on commença les travaux. Le *Mercure Ségusien* du jeudi 6 juillet 1826 relate le voyage de M^{me} la Dauphine, fille de Louis XVI, à Saint-Etienne, et la visite qu'elle fit au chemin de fer en construction : relation que nous publions autre part.

Le numéro du 30 septembre 1826 contient un avis administratif sur l'adjudication des ouvrages en terrassement et maçonnerie à exécuter entre le hameau du Grand Treuil et la route royale de Lyon à Toulouse.

Pour le paiement des ouvriers les terrains étaient divisés en six catégories : la terre végétale était payée à raison de 0 fr. 45 le mètre cube de terrassement, la terre glaise 0,60, la terre granuleuse 0,85, la terre schisteuse, 1,50, le rocher tendre 2,40, le rocher dur, 3,20.

Il ne s'agissait au début que de wagons remorqués

sur des rails par des chevaux. Néanmoins dès cette époque on songeait à l'utilisation de la machine à vapeur.

C'est ainsi que nous lisons dans le *Mercure Ségusien* du 23 décembre 1826 : « La Compagnie des Mines de fer de Saint-Etienne confectionne dans sa fonderie de Terrenoire toutes sortes de pièces en fonte pour machines. Elle vient de réunir à sa meulerie un atelier pour la construction de machines à vapeur d'après les meilleures méthodes anglaises ; et elle en établit actuellement une de 22 pouces d'une force de 14 CV, d'après le système de Watt et Boulton. La Compagnie fournit cette machine en se chargeant de la pose et en s'engageant à la faire fonctionner ».

A la même époque, des Compagnies de bateaux à vapeur se créent pour faire le service sur le Rhône et la Saône. Elles sont très discutées par nos compatriotes.

Dans le numéro du *Mercure Ségusien* du 30 décembre 1826 l'un d'eux qui s'appelle justement Grogardin, se plaint en ces termes : « Le bateau dont il est question et de l'œuvre même du journal de Lyon n'a pas traversé les arches du Pont d'Ainay où la Saône avait une vitesse d'environ 8 pieds à la seconde, que fera-t-il lorsqu'il rencontrera le double ; ce qui arrivera souvent ? Il se trouvera forcé de recourir au moyen qu'il a déjà employé près de Vienne et de se faire haler par 15 ou 20 hommes pour vaincre les passages difficiles ».

Le numéro du 24 janvier 1827 décrit longuement un fusil à vapeur.

Celui du 7 avril 1827 contient la lettre suivante fort curieuse adressée par un abonné au rédacteur du *Journal* :

« Vous avez inséré dans le numéro 89 de votre journal, la lettre d'un de vos abonnés, qui a pensé que le public daignerait prendre part à une aventure extrêmement innocente qui lui est arrivée en se promenant à

cheval sur la voie du chemin de fer de Saint-Etienne à la Loire. M. votre abonné a été tout à coup abordé par des gendarmes qui lui enjoignirent de quitter le chemin de fer, en lui observant que le passage, non autorisé par le directeur de la Compagnie, en était défendu. Les personnes que Sir Willembrock (c'est ainsi que s'est nommé M. votre abonné), dans son effroi, a prises pour des gendarmes, étaient simplement les gardes attachés à la Compagnie. Ces gardes sont assimilés aux gardes champêtres, ils sont aptes à dresser des procès-verbaux, ils sont armés, et font un service de jour et de nuit pour empêcher tout passage non autorisé sur le chemin de fer; pour veiller à sa conservation, et à celle des propriétés voisines. Les coups de chapeaux qu'ils ont donnés à sir Willembrock, au lieu d'être, comme il le pense, l'effet magique du cheval andalou qu'il montait, du costume étranger dont il nous parle, et du nom bizarre sous lequel il a caché le sien, sont probablement le résultat des ordres qu'ils ont reçus du directeur de la Compagnie, d'être très polis dans l'exercice de leurs fonctions ».

C'est dans le courant de cette année, au mois de juillet vraisemblablement que fut ouvert à l'exploitation le premier chemin de fer français. La ligne était divisée en quatre relais : du Pont de l'Ane aux Mottetières, des Mottetières à Mont-Ravel, de Mont-Ravel à la Réjaillère, de la Réjaillère à Andrézieux. Chacun d'eux comptait un peu plus de quatre kilomètres, et la ligne totale 17.695 mètres. « D'un relais à l'autre, « nous dit « M. Gras », un cheval devait traîner quatre chariots contenant chacun à la descente 24 hectolitres de houille (1920 kilogs, l'hectolitre étant compté pour 80 kilos »).

Au 30 septembre 1836, les dépenses auxquelles avait donné lieu l'établissement de ce premier chemin de fer étaient les suivantes :

1. Indemnité pour achat de terrains.	390.554	14
2. Travaux de confection, ponts et travaux d'arts, frais d'ingénieurs et autres sur la ligne.	1.195.554	76
3. Construction du matériel.	274.683	31
4. Frais généraux de gestion à Saint-Etienne et Paris.	103.729	40
5. Améliorations et constructions d'achèvement exécutées après la mise en exploitation du chemin.	123.033	86
TOTAL.	2.087.555	67

Les transports de marchandises continuèrent en 1827 et 1828. Au mois de mars 1832 on essaya un service pour le transport des voyageurs de Saint-Etienne à Montbrison. Dès lors un service de diligences amenait les voyageurs de la place de l'Hôtel-de-Ville à la gare de la Terrasse, point de départ du chemin de fer d'Andrézieux. En 1833, au mois de juin, le chemin de fer de Saint-Etienne à la Loire fut mis en communication avec celui de Saint-Etienne à Lyon au lieu du Pont de l'Ane.

MM. Seguin Frères et Edouard Biot étaient restés adjudicataires de ce dernier le 27 mars 1826. Le 28 juin de la même année, ils avaient commencé les travaux relatifs au tracé du chemin. Ces travaux furent terminés entre Grand-Croix et Givors en 1830, et sur toute la ligne en 1833.

Voici, en 1843, l'itinéraire et les heures de départ et d'arrivée des convois de voyageurs de Saint-Etienne à Lyon.

	Terrenoire	Saint-Chamond	Grand-Croix	Rive-de-Gier	Givors	Lyon
1 ^{er} départ:	7 h.	7 h. 10	7 h. 20	7 h. 35	7 h. 45	8 h. 25
2 ^e — :	12 h.	12 h. 10	12 h. 20	12 h. 35	12 h. 45	1 h. 25
3 ^e — ;	4 h.	4 h. 10	4 h. 20	4 h. 35	4 h. 45	5 h. 25
						6 h. 55

De Lyon à Saint-Etienne, le parcours était plus long :

	Lyon-Perrache	Saint-Etienne
1 ^{er} départ :	7 h. 10	10 h. 25
2 ^e — :	12 h. 10	3 h. 25
3 ^e — :	4 h. 10	7 h. 25

Le prix des places de Lyon à Saint-Etienne était le suivant :

1 ^{re} classe	coupé 6 francs	intérieur 5 francs
2 ^e —	— 5 —	— 4 —

Le trafic dès lors ne cesse d'augmenter avec la rapidité des moyens de locomotion et l'amélioration des lignes.

La ville de Saint-Etienne a le droit d'être fière d'avoir été le centre des premiers chemins de fer français : Saint-Etienne à Andrézieux et Saint-Etienne à Lyon. C'est à ses houillères et ses ingénieurs de mines qu'elle le doit ; ils ont été à l'origine et au but, puisque les initiateurs ont été des « mineurs » qui voulaient essentiellement améliorer le transport de la houille.

Dans un mois, le Ministre des Travaux Publics viendra fêter officiellement dans notre ville le premier centenaire du chemin de fer. Il nous a paru intéressant de reproduire intégralement la belle page d'histoire locale consacrée par notre ancêtre, le Mercure Ségusien, du 6 juillet 1827, il y a un siècle, à la visite faite par M^{me} la Dauphine à Saint-Etienne. Puisse notre bonne ville ne pas oublier que le régionalisme intelligent est fondé sur le souvenir du passé.

ALEXANDRE MAZODIER

LES SUPERS

Changeurs de Fréquence

Radio-Fabric

SONT

SUPERieurs à tous les autres

Réception sur cadre de tous les concerts

PAS DE CHANGEMENTS DE BOBINES

RÉGLAGE TRÈS FACILE

Demandez un essai sans engagement de votre part.
La maison se charge d'adapter ses postes dans tous meubles anciens ou modernes.

17, Rue Chapelon — St-ETIENNE



GRENIER

Opticien diplômé

12, Rue Gambetta

LA MAISON QUI S'IMPOSE

en

~ Optique Médicale ~

Fournisseur des Hôpitaux
et Sociétés de Secours Mutuels

(Cabinet spécial pour l'examen gratuit de la vue)

R. C. Saint-Etienne 2100.

Téléphone 5-61

MAGASINS

Téléphone 5 61

* * * * DU * * * *

CASINO

5, rue Michel-Rondet (anciennement rue des Jardins)

ÉPICERIE FINE

: Cibier - Volailles de Bresse et de pays - Comestible :

Charcuterie de Strasbourg

Poissons d'eau douce et marée. Ecrevisses du Rhin et Crustacés

Prix très réduit

GRANDS ARRIVAGES

Prix très réduit

LIVRAISON A DOMICILE
SERVICE DE BANLIEUE

LES MAGASINS SONT OUVERTS LES DIMANCHES

R. C. Saint-Etienne 4234

Ancienne Maison CHAMBION et Paul CLÉMENT

ROGER SUCCESSEUR

COIFFEUR DE PARIS

15, Place de l'Hôtel de Ville. — SAINT-ETIENNE

GRAND SALON DE COIFFURE POUR DAMES (10 salons séparés, 10 ouvriers à l'entresol)

SALON DES MESSIEURS, AU REZ-DE-CHAUSSEE, (5 places, 5 ouvriers)

TÉLÉPHONE 10.00

R. D. C. 18.324

NOMBREUX PERSONNEL

Ondulations, Schampoing, Manœuvre, Massage, Ondulation permanente, Postiches en tous genres.

andré vernay

ex-premier coupeur de stanger paris

- met en pratique -

... chaque jour

sa coupe...

habileté coupé jamais ne date

18, rue de la préfecture, au 1^{er}

saint-etienne (l'Hayat) 124

LE CENTENAIRE DU PREMIER CHEMIN DE FER FRANÇAIS 409

Relation du Voyage de Madame la Dauphine à Saint-Étienne. — Jeudi 6 juillet 1826

Le jeudi, à cinq heures du matin, le son de toutes les cloches et des salves répétées d'artillerie annonçaient la solennité d'un jour qui s'était levé pur et sans nuage.

Les ornements de l'arc de triomphe élevé à l'entrée de la ville avait été placés dès la veille.

A six heures, la rue d'Artois, (rue de la Préfecture aujourd'hui) aujourd'hui l'une des plus belles de France, offrait un coup d'œil ravissant. Deux mille huit cents drapeaux fleurdelisés, enrichis d'emblèmes et d'inscriptions en lettres d'or, brillaient à toutes les croisées. Des guirlandes de verdure, tressées avec goût, avaient été jetées de distance en distance, et présentaient le gracieux aspect d'une voûte de feuillage.

Telle était la décoration de la première rue que devait traverser le cortège.

La place Royale avait aussi sa magnificence. On remarquait la maison de M. le Maire où flottaient de superbes drapeaux. La façade du nouveau cercle était ornée avec autant de goût que de somptuosité.

La rue Neuve, la grande Rue et les rues de la Vierge et Fontainebleau avaient été décorées avec un empressement digne d'éloges. Des drapeaux étaient suspendus avec art à toutes les croisées.

Partout éclatait la joie la plus vive. Une immense population, parée de ses habits de fête, se portait en foule vers les lieux que devait traverser le cortège de Madame la Dauphine. La garde nationale avait cessé son service depuis neuf ans. Il paraissait difficile d'en réunir quelques débris pour former une garde d'honneur suffisante nécessaire au maintien de l'ordre comme à l'éclat de la fête ; mais que ne peuvent de nobles souvenirs sur des cœurs vraiment français. Les anciennes Compagnies d'élites ont repris spontanément leurs vieux uniformes ; les braves citoyens qui les composent ont revolé vers le drapeau sans tache qu'ils ont salué par le cri : Vive le Roi ; témoignage éternel de leur amour et de leur fidélité.

L'ancienne garde d'honneur à cheval s'était aussi élancée devant la belle occasion qui lui était offerte. A midi, elle traversait au galop la rue d'Artois, guidée par M. Linossier, ancien officier de cavalerie, et se rendait au delà de l'arc de triomphe pour recevoir Madame. Quelques brigades du beau régiment de dragons en garnison à Lyon, qui étaient arrivées la veille dans notre ville, s'étaient portées en une demi-lieue en avant de l'arc de triomphe.

A quatre heures, les dames invitées à faire leur cour à la Princesse, se rendirent au château de Chante-Grillet où elle devait descendre.

A cinq heures, Monsieur le Maire, suivi de ses adjoints et du Conseil municipal, se rendit au château pour y recevoir S. A. qui avait fait connaître qu'elle ne voulait pas être complimentée à la porte de la ville.

A six heures et demie, un mouvement extraordinaire se manifesta à l'extrémité de la rue d'Artois. Des acclamations se font entendre, les cloches sonnent à la volée, des salves d'artillerie éclatent en réjouissance, le bruit s'approche, un nuage de poussière s'élève et nous déroba la vue du cortège; bientôt il se dissipe; les applaudissements et les acclamations redoublent... Madame la Dauphine est arrivée.

L'excessive chaleur du jour, la fatigue causée par une route de 36 lieues de poste, et le besoin de repos, ne permettaient pas à Madame la Dauphine de monter dans la calèche découverte qu'avait fait conduire Monsieur le Maire à l'arc de triomphe.

La gendarmerie ouvrait la marche, elle était suivie par la garde d'honneur à cheval. La voiture de Madame, dont les glaces étaient baissées, paraissait ensuite. Aux deux côtés étaient groupés les officiers généraux et le capitaine des gardes de Madame. Les dragons fermaient la marche.

Le peuple se précipitait entre les chevaux et la voiture; il était avide de contempler la princesse. Madame, émue par tant de témoignages d'amour, mais craignant que l'obstination si naturelle que mettait à la voir une population éniivrée, ne devint funeste à quelqu'un, invitait du geste et de la voix les cavaliers à modérer l'ardeur de leurs chevaux. Ses ordres étaient suivis aussitôt, le cortège s'avança plus lentement, et tout à coup, grossi par vingt mille citoyens de toutes les classes, il ne sembla plus qu'une fête de famille dont tous les membres s'invitaient tour à tour au plaisir et à la cordialité.

Madame la Dauphine fut reçue au pied du grand escalier du château de Chante-Grillet, par M. le Maire entouré de ses adjoints et du Conseil municipal.

Madame la Dauphine avait décidé que le lendemain elle visiterait les magnifiques établissements élevés à Saint-Étienne et dans ses environs.

Les hauts-fourneaux, les fonderies et forges, l'exploitation des mines de houille, le chemin de fer, devaient être examinés par S. A. dans leurs moindres détails.

A cinq heures du matin, Madame la Dauphine se rendit à la chapelle du château et entendit la messe.

De là, S. A. descendit par le grand escalier et trouva au bas les principaux fonctionnaires du département, le général commandant la division et M. le Maire.

Une calèche avait été amenée à Chante-Grillet, Madame la duchesse y monta, ayant à sa gauche Madame la comtesse d'Agout, sa dame d'atours; M. de Vibret, son chevalier d'honneur et M. le Préfet de la Loire étaient placés sur le devant.

Plusieurs voitures contenaient les personnes de la suite de S. A. Une foule de cavaliers suivait le cortège qui se dirigea d'abord à Bérard, où Madame visita une fabrique de rubans. Plusieurs métiers dans les systèmes qu'emploie la fabrique de Saint-Étienne, y avaient été réunis. S. A. en saisit rapidement le mécanisme, en même temps qu'elle admira l'exécution du travail.

A six heures du matin, S. A. fut conduite par un chemin frayé au milieu des prairies à la fabrique d'acier fondu de MM. Jakson, établie au soleil.

Quinze fourneaux étaient en activité au moment où l'on fut honoré de la visite de Madame la Dauphine. On coule aussitôt devant elle un lingot de quatre creusets. Cette opération produisit une chaleur excessive. M. le Préfet témoignait à S. A. la crainte qu'il éprouvait qu'elle n'en fut incommodée. Madame la Dauphine dit qu'elle n'était point fatiguée, et voulut que l'on continua devant elle une expérience qu'elle avait admirée.

Elle se fit ensuite expliquer l'emploi des procédés pour la fabrication de l'acier fondu et des creusets.

L'un des fils Jakson exécuta devant elle l'air de « Vive Henri IV » sur des barres d'acier de divers poids et dimensions.

La Princesse se retira en répétant trois ou quatre fois à Mlle Jakson : « It is pretty, very pretty » c'est joli, très joli.

De là, le cortège se dirigea vers la concession de Nions.

Dès cinq heures et demie, tous les ouvriers du bassin houiller de Saint-Étienne étaient réunis sur la route que devait tenir la Princesse pour arriver aux exploitations.

Revêtus de leurs costumes de travail, la figure et les mains noires, ils portaient les divers outils propres à l'emploi de chacun, tels que pics, pelles, coins, scies. Ils portaient aussi des lampes allumées dont plusieurs étaient à la Dawi.

Ces ouvriers réunis sur deux lignes, et marchant au son des tambours, des fifres et des violons, représentaient quatorze des concessions dont on lisait les noms sur quatorze bannières blanches fleurdelisées.

Au passage de S. A., ces ouvriers ont fait retentir l'air des cris répétés : Vive la Dauphine. S. A. a paru sensible à l'accueil empressé que lui faisait cette classe laborieuse, et a témoigné sa surprise de la voir en si grand nombre.

Parmi ces ouvriers se trouvaient tous ceux de la concession de la Béraudière, qui avaient amené leurs chevaux attelés aux charriots qui sont employés dans la mine à traîner le charbon d'une galerie à l'autre. Les ouvriers de la concession de Mions étaient dans l'intérieur de la mine. On y admirait, en tête des mineurs, six hommes entièrement vêtus de peaux de chèvres avec leurs poils. Ce costume est celui qu'ils adoptent pour se préserver des infiltrations d'eau dans les puits où elles surabondent.

Vers l'embouchure du puits principal se trouvaient réunis les élèves de l'école des Mineurs, les ingénieurs des mines, parmi lesquels on remarquait M. Delséries dont les travaux infatigables ont préparé l'octroi des concessions ; M. Baunier, inspecteur divisionnaire des mines et directeur de l'école de Saint-Étienne, les a présentés à la Princesse.

Un grand nombre de dames élégamment parées étaient réunies sous la tente qui avait été dressée vers la Fendue.

A l'arrivée de S. A., Mme Neyron-Royet, épouse du concessionnaire de Mions, lui a offert un manteau léger blanc dont elle s'est couverte de suite. Alors S. A. guidée par M. Neyron, et accompagnée par M. le Préfet, M. le Maire et les personnes de sa suite, est descendue dans les vastes galeries de l'exploitation. Elle avait daigné permettre que toutes les personnes qui la suivaient dans sa course souterraine, restassent couvertes en sa présence.

Arrivée dans le lieu où les ouvriers travaillent, le jeune Ferdinand Neyron a présenté à S. A. un pic léger qui avait été fait exprès. Madame la Dauphine s'est avancée et a donné plusieurs coups sur le charbon. M. Neyron l'a ensuite prié de s'éloigner un peu pour qu'elle vit bien de quelle manière on détachait la houille des masses. Les ouvriers ont fait tomber un bloc. La Princesse a témoigné sa crainte qu'il ne fut arrivé quelque accident. Elle a été bientôt rassurée par M. Neyron qui lui a dit que c'était toujours ainsi que cela se pratiquait.

S. A. s'est promenée pendant près de deux heures dans les diverses galeries de l'exploitation ; elle a reçu de MM. Baunier et Delséries toutes les explications désirables. La mine était parfaitement illuminée et parée de branchages de chêne et de saule. S. A. R. était à cinq cents pieds au dessous du sol.

Revenue à l'embouchure, Madame la Dauphine a daigné dire des choses obligeantes à M. Neyron et au corps des mineurs. Elle est bientôt remontée en calèche, et s'est éloignée au bruit des mêmes acclamations.

Le cortège se dirigea ensuite vers l'établissement des fonderies et forges, élevé à Terre-Noire, en suivant une route toujours tracée au milieu des prairies ; on admirait l'élégance de ce cortège dans un vallon pittoresque, coupé de haies, de bouquets de bois et de vastes prairies au milieu desquelles la faux avait tracé une issue.

Madame arriva à huit heures et quelques minutes, et fut introduite aussitôt dans les ateliers entourés des principales autorités de Saint-Étienne.

S. A. R. exprima plusieurs fois la surprise et le plaisir qu'elle éprouvait en voyant ces machines à vapeur dont le jeu imprime un mouvement régulier à une foule de rouages qui, à leur tour, font mouvoir les masses les plus puissantes ; ces fournaies ardentes d'où la fonte s'échappe en laves de fer et de feu ; ces fourneaux embrasés où après avoir pétri le fer on le retire en boules enflammées, et ces laminoirs dont la force motrice imprime

si rapidement aux masses les plus irrégulières leurs formes régulières et variées.

Différentes expériences furent faites sous les yeux de S. A. qui daigna plusieurs fois témoigner au directeur la satisfaction qu'elle éprouvait, et se retira après avoir passé une heure dans ce magnifique établissement.

S. A. s'est ensuite rendue à pied à l'établissement de la Compagnie anonyme des mines de fer de Saint-Étienne et de la Loire, fondée par M. de Gallois. S. A. a vu avec étonnement la grandeur gigantesque des premiers hauts-fourneaux établis en France pour traiter le fer par la houille ; elle n'a pas vu avec moins de surprise la machine soufflante dont le mugissement se fait entendre à plus d'une lieue, et qui est mue par une machine à vapeur de la force de cent chevaux.

S. A. R. visita ensuite dans le plus grand détail les fours à faire le coke, ceux à griller le minerai, les ateliers de chargement et enfin les divers fourneaux destinés au moulage de pièces de fonte de toutes dimensions. Là on exécuta devant S. A. R. une épreuve de moulage dont le produit lui fut offert et qui se composait d'une collection de médailles de circonstance qu'elle accepta avec le plus grand plaisir ; en se retirant elle daigna dire à M. Delavacque, directeur de l'établissement, des choses flatteuses.

Madame retourna ensuite dans son palais, où elle déjeûna.

On avait à son retour, réuni dans la vaste prairie de Haute-Grillet, trois mille enfants des deux sexes, appartenant aux petites écoles, ils étaient rangés avec ordre et portaient chacun un drapeau blanc fleurdelisé ; les frères de la doctrine chrétienne et les sœurs de Saint-Charles les avaient accompagnés.

Madame la Dauphine s'arrêta longtemps sur le balcon du château pour jouir d'un spectacle tout à fait nouveau pour notre ville, et daigna sourire plusieurs fois aux touchantes acclamations de ces enfants.

A deux heures moins un quart, S. A. monta dans sa voiture de voyage et quitta notre ville. Elle fut saluée à son départ par les cris de Vive le Roi et Madame la Dauphine.

S. A. devait descendre à un quart d'heure de Saint-Étienne pour assister au spectacle nouveau en France d'un chemin de fer en construction.

Ce chemin achevé sur une partie de son étendue, sera livré au public dans les premiers mois de 1827. Il est destiné à transporter à la Loire la houille extraite des mines de Saint-Étienne.

A deux heures, Madame la Dauphine daigna faire arrêter ses équipages près du chemin.

Une commission de MM. les actionnaires, M. Beaunier, directeur de la Compagnie et les agents supérieurs de l'entreprise eurent l'honneur de recevoir S. A.

Madame la Dauphine a d'abord voulu connaître le mode d'assemblage

des principales pièces dont se compose un chemin de fer à ornières saillantes ; elle s'est parfaitement rappelée qu'il en existait d'une autre sorte à ornières creuses ; mais dont l'usage est réservé pour les petites communications et pour le service intérieur des mines ou des manufactures.

Le Directeur de la compagnie ayant pris les ordres de Madame la Dauphine, a donné le signal, et aussitôt les chariots pavés se sont mis en marche et ont défilé aux acclamations d'un public nombreux devant S. A. R. Leur chargement était formé de houille, et ils étaient montés par les employés de la compagnie qui faisaient retentir le cri mille fois répété de : Vive Madame la Dauphine.

Un seul cheval, marchant au trop dans le sens où les transports doivent s'opérer, c'est-à-dire vers la Loire, traînait à sa suite cinq chariots dont la charge était de plus de dix mille kilos indépendamment du poids des hommes et des voitures. Quelques mois plus tard et on eût représenté à S. A. R. le spectacle de ces mêmes chariots mis en mouvement, avec plus de vitesse encore, par des machines à vapeur.

En se retirant, Madame la Dauphine a daigné exprimer avec des paroles pleines de bonté ; sa satisfaction à MM. les Actionnaires et au Directeur de la compagnie ; les ouvriers du chantier qu'elle a visité, ont éprouvé les effets de sa générosité.

Les personnes de la Cour qui forment la suite de S. A., M. le Lieutenant-général commandant de la division ; M. le Préfet de la Loire et un grand nombre de fonctionnaires assistaient à cette noble et patriotique inauguration.

Tel est le séjour de Madame la Dauphine à Saint-Étienne. L'auguste princesse s'est éloignée au bruit des acclamations que faisait entendre cette foule d'habitants que sa présence avait remplis d'enthousiasme, et qui ne perdront jamais le souvenir d'une époque à laquelle vont se rattacher, nous sommes fiers de le dire, l'illustration de leur ville et les marques spéciales de la bienveillance du Souverain.

Le soir une fête brillante, que le besoin du repos de la princesse n'avait pas permis la veille, préparée par les soins de plus de 300 dames et de M. le Maire, a été donnée dans les jardins de Chante-Grillet ; elle s'est prolongée jusqu'au jour.

Samedi, Monsieur le Maire a fait publier une proclamation dans laquelle notre premier magistrat nous témoigne, au nom de S. A. combien elle a été sensible à la manifestation de nos sentiments dont elle gardera toujours le touchant souvenir.

POÈMES

INSCRIPTION.

*Lorsque tu seras vieillie et laide,
Que le miroir te fera peur,
Souffle-lui ton haleine tiède
Qui l'estompera de vapeur.*

*Et pour consoler ton regard
Qui te vit belle dans la glace,
Grave du doigt sur le brouillard
Que rien n'est vrai puisque tout passe.*

PANTOMIME.

*Pierrot s'en va, blanc comme neige,
Poursuivre par la route blanche
Son rêve blanc comme un dimanche...
Il veut déchiffrer le solfège*

*Des hirondelles qui s'accrochent
Au long des fils télégraphiques :
Noires, croches, multiples croches
De cette portée électrique.*

*Sa main preste ébauche le geste
De la mesure. Or, ses paroles,
Sur sa bouche qui s'ouvre, restent
Pendānt que les notes s'envolent.*

FABLE.

*Las de toujours nager en rond,
Vers la surface ou vers le fond,
Le petit poisson du bassin
Rêve à l'audacieux dessein,
Pour aller plus loin et plus haut,
De partir avec le jet d'eau.*

VŒU.

*O Muse, que sous l'ombrage
De ton laurier rituel,
Je m'avance à travers l'âge !*

*Accorde-moi de finir
Vif dans le perpétuel
Renouveau du souvenir.*

SOLITUDE.

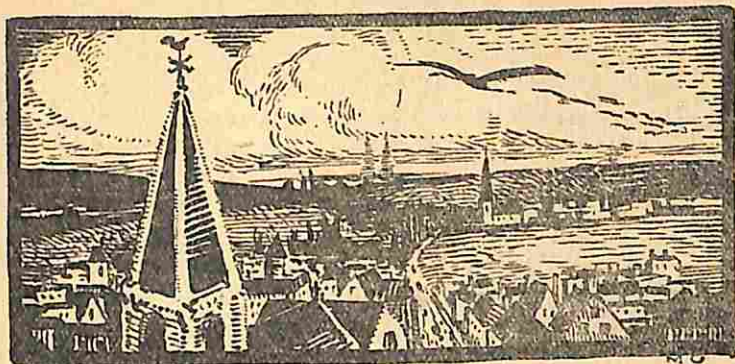
*Ils ont, à travers maints pays,
Porté mon cœur où vont leurs pas,
Mes amis en allés que j'aime.*

*Je voudrais les voir réunis ;
Mais ils ne se connaissent pas,
Et mon cœur s'ignore lui-même.*

MER CHAMPÊTRE.

*Avant que ne tombent les foins,
Cachons-nous en eux. Partons loin.
Dans les vagues fleuries
Dont les pointes t'agacent,
Rêvons à l'aventure
Des vaisseaux qui pâturent
A travers la prairie
De la mer des Sargasses.*

ALBERT FLORY.



LA VIE DES PROVINCES

SAINT-ETIENNE

La Comédie française au Théâtre Massenet

Nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici un fragment de l'article, publié au lendemain de cette représentation, par notre confrère *La Loire républicaine* :

« Les comédiens de Molière, à l'appel des *Amitiés*, sont venus jouer, sur le théâtre Massenet, l'une des plus nuancées et des plus mystérieuses comédies de ce « charmant énergumène » de Musset, comme disait Barrès avec une affectueuse irrévérence. *On ne badine pas avec l'Amour*, c'est — avant la lettre — les *Romanesques*... à rebours. Camille et Perdican pêchent mortellement contre l'amour : elle par perversion, lui par orgueil masculin. Résultat : la mort de l'être sincère et naturel qui passe entre eux deux. Dans Rostand tout est véniel, et à la mesure d'un talent secondaire : Sylvette et Percinet, gâtés par les livres, sont faux, mais sincères ; romantiques, mais sans péril. Musset, qui avait souffert et souffrait, par sa faute et celle de son temps, était humain. Rostand n'était que littéraire.

« Ce mélange d'ironie et de poésie qui, de La Fontaine, en passant par *l'Enfant du Siècle*, nous arrive et nous charme aujourd'hui en Tristan Derème, est essentiellement français. L'entreprise était donc assurée d'une

pleine réussite, qui consistait à rajeunir la mise en scène et l'interprétation du théâtre de Musset — lequel est classique, sans aucun doute possible. Car lorsque la Comédie française, en pleine Exposition des Arts décoratifs, voulut donner aux étrangers accourus les chefs-d'œuvre de l'art dramatique français, elle n'hésita pas dans le choix des auteurs : Corneille, Molière, Racine, Marivaux, Beaumarchais et Musset. Et tout fut bien ainsi. »

Notre confrère fait ensuite un juste éloge des interprètes que nous avait envoyés la Comédie française : MM. Georges Le Roy, Denis d'Inès, Lafon, Ledoux, Gerbaut.

MM. Ledoux et Rognoni ont joué, en manière de lever de rideau, *Dupont et Durand*.

Cette belle soirée fait honneur à l'Association des Amitiés foréziennes qui vient ainsi d'inscrire une nouvelle réussite à son actif.

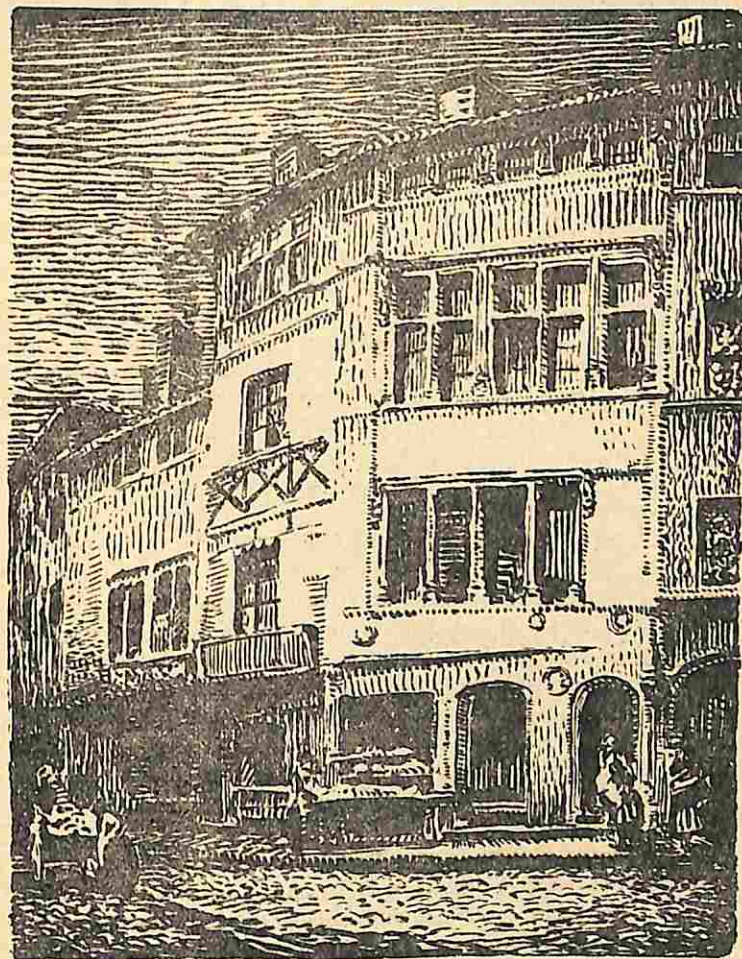
Un asile du passé.

L'espoir que nourrissent, sans trop y croire, tous ceux qui ont le culte du vieux Saint-Étienne, devrait-il enfin se réaliser ? Nous apprenons, et de la meilleure des sources, que la Ville négocie en ce moment l'achat de la seule maison qui ait conservé encore dans ses grandes lignes le caractère et le charme du passé, de cette maison de la place Boivin à laquelle la tradition populaire se plaît à donner les noms tout à fait inexacts de « Maison de François I^{er} » ou de « Maison des Consuls ».

Non, cette maison bâtie à l'aurore de la Renaissance, au cœur même de la toute petite ville qu'était Saint-Étienne de Furan, non loin de l'église et du puits public et tout à côté du four seigneurial, n'a joué aucun rôle visible dans l'histoire de la cité. Elle fut, tout simplement, la demeure d'un honnête bourgeois et il nous est même difficile de trouver le nom de celui qui la fit édifier. Est-ce le Pierrefort ou Pierrafoll de Rochetaillée comme semble l'indiquer le terrier de 1515, en supposant que la ruelle qui allait de l'église vers le sud commençait un peu plus haut que notre rue Cité d'aujourd'hui ? Est-ce de la famille Pierrefort que l'ont acquise les « hoirs Crozet » mentionnés en 1578 ? L'œuvre monumentale de M. Galley « *le Pays de Saint-Étienne* » qui nous donne tant de curieux renseignements et un tableau si vivant du développement de notre ville jusqu'au xvii^e siècle, ne nous permet aucune certitude sur ce point particulier.

Qu'importe ? Cette maison est le dernier témoin de notre histoire et la municipalité mérite nos félicitations, qui fait tous ses efforts pour la conserver. Qu'en fera-t-on le jour où elle sera devenue propriété de notre ville ? L'idée la plus naturelle est sans doute d'y instituer un musée, un « reliquaire » comme dit M. Galley, de tout le passé stéphanois. Nous ne manquons pas de collectionneurs locaux et je suis sûr que la plupart d'entre

eux livreraient volontiers leurs trouvailles à la curiosité du public. Mais je veux émettre ici un projet plus modeste. En parcourant la salle du premier étage si remarquable avec son plafond à la française et sa cheminée



LA MAISON DE LA PLACE BOIVIN

(d'après dessin original de Mario Guy).

monumentale, je me disais que cette salle, serait le lieu de réunion rêvé par tous les curieux d'histoire locale. Que manque-t-il en effet à notre Société des études locales pour qu'elle puisse véritablement atteindre son

but de vulgarisation et révéler non-seulement aux amateurs adultes mais aussi aux enfants de nos écoles l'histoire de la petite patrie, c'est-à-dire la vraie histoire, celle que l'on peut en quelque sorte toucher de la main ? Il nous manque une salle où les chercheurs puissent se rencontrer, se renseigner, s'entraîner naturellement à parler en public, où ils puissent aussi s'entendre pour d'utiles besognes en commun, telles que par exemple cette histoire populaire de Saint-Étienne que nous ne possédons pas encore. Et je nous voyais réuni, ayant à notre disposition non pas les manuscrits précieux qui doivent rester sous la garde de notre Bibliothèque — mais les ouvrages de fond — il n'y en a pas tant — et toutes les publications locales ou régionales. Et autour de nous le long des murs ce que la patiente recherche des collectionneurs a découvert de plus caractéristique et de plus vivant. Est-ce trop exiger que de demander que dans cette immense ville de deux cent mille habitants il y ait une salle qui serve de refuge, d'asile au passé, où l'on puisse évoquer la petite bourgade de forgerons et de paysans qu'était Saint-Étienne il y a trois ou quatre siècles ? Il suffit de venir aux trop rares conférences que donne notre société pour se convaincre de l'attrait qu'exerce dans tous les milieux — le passé même le plus lointain.

MARIUS PAUZE.

Chronique des Concerts

On nous signale de Roanne qu'une conférence-audition a obtenu le 4 avril un vif succès au Lycée de Garçons. M. Eugène Lesierre, professeur d'esthétique et d'histoire de la musique au Conservatoire de St-Etienne a traité de la musique dans les civilisations antiques et au moyen-âge, puis, de la chanson populaire. Cet intéressant exposé fut illustré par une exécution de pièces religieuses et profanes, avec le concours de notre excellente pianiste stéphanoise Mlle Andrée Roussel, de la société chorale *La Cécilia* que conduit Mme Lesierre, de la Chorale et de la Symphonie du Lycée (directeur M. Araldi).

Une manifestation de même ordre a eu lieu le 27 mars au Cercle féminin de Saint-Etienne. A la conférence de M. Lesierre, aussi savante que claire, s'adjoignait une partie musicale confiée à des élèves du Conservatoire qui ont témoigné d'un vif sentiment artistique en même temps que d'une belle virtuosité.

Toujours très suivis sont les exercices publics du Conservatoire. La classe d'orchestre s'est fait entendre le 8 avril sous la direction de M. Maurat, dans l'*ouverture* d'Egmont et la 2^e *symphonie* de Beethoven. Exécution très convenable, et surtout intéressante, ainsi que dans le poème *Dans les steppes de l'Asie centrale* (Borodine), et deux pièces de la facture

agréable de Fl. Schmitt. Mlle Gailleton chanta un très important et vibrant *air de concert* de Mendelssohn. A un petit cœur mixte était réservé le soin de présenter le *Chant élégiaque* de Beethoven, d'une expression profonde ; et de pures voix de jeunes filles n'eurent pas de peine à faire ressortir le charme gracieux de la *Ronde des fleurs*, chœur de A. Doyen.

Un deuxième exercice (10 mai) groupa quelques élèves des classes instrumentales. Au programme : 3^e *trio* de Beethoven, avec piano : du même, quintette pour instruments à vent ; morceaux de Schubert (piano), de Schumann (clarinette) ; *quatuor* de Haydn. Mlle Besset mérita des applaudissements dans la *Ballade* de Grieg, pour piano. Parmi ces jeunes artistes, il faut aussi citer comme se signalant à l'attention des musiciens Mlle Alex Michel au piano, et M. Javelle au violon.

ANDRÉ LÉTANG

—
LYON

Un humaniste : Hugues Vaganay

Notre compatriote Hugues Vaganay, l'éminent éditeur de Ronsard et d'Honoré d'Urfé, qui publiait naguère à la « Bibliotheca Romanica » les poésies de Desportes nous prépare une savante et luxueuse édition du « *Premier Livre des Amours de Diane* », où seront reproduits les textes de 1583 et de 1587.

Connait-on assez, est-on assez fier, chez nous et ailleurs, de l'admirable effort d'Hugues Vaganay, ce travailleur modeste et infatigable dont le nom reste attaché à l'histoire littéraire du XVI^e siècle ? Hélas ! La promotion Ronsard, et bien d'autres depuis, ont passé sans distinguer les mérites d'un savant qui possède pourtant l'estime de tous les lettrés, et qui fait autorité parmi les érudits.

L. P.

—
MADAGASCAR

Le dernier n^o de « *18^e Latitude Sud* » tout entier rédigé par Pierre Camo, nous enchante : l'histoire tragique d'une Révolution de Palais à Tananarive en 1863, des notes sur la Poésie, où Pierre Camo nous conduit de Charles Dercanes à Philippe Chabaneix, et de Pierre de Nolhac à

A. P. Garnier, et surtout, « trois petits Poèmes » exquis, prémisses d'un prochain recueil que, nous l'espérons, Pierre Camo ne fera point trop attendre. Citons au moins cet « Arbre du Voyageur ».

*O paresse qui nous invite !
Ce bel éventail de fraîcheur,
Quel autre végétal l'agite,
S'il n'est l'arbre du voyageur ?*

*Nulle haute palme élancée
Livrée au tourment de la mer
Ne pourrait à notre pensée
Offrir de symbole plus clair !*

*Par quelle éblouissante chute
Engager encore la lutte
Et tenter la splendeur d'un vol,*

*Quand il nous suffit de la joie
Simple, cueillie au ras du sol
Où ce bel arbre se déploie ?*

L. P.

A travers les Revues de province.

Le Rabelais. — Sous ce docte patronage, avec une riche présentation rehaussée de reproductions d'œuvres d'art, cette revue paraît à Montpellier. Au sommaire du 31 Mars d'intéressants articles régionaux, et, sous la signature de A. Périco : « Une Visite de Joseph Delteil ». Visite que fit Delteil à Perpignan et où il devait saisir les traits et les couleurs dont il usa pour la peinture qu'il fit de cette ville pour la collection « Portrait de la France ». On sait quelle crudité anime le pinceau de l'auteur des « Cinq Sens », et qu'il ne s'embarrasse pas de vains scrupules. Aussi la susceptibilité perpignanaise eût-elle quelque peu à pâtir.

Dans ce même numéro des vers « inédits », et, il faut le dire, assez plats de M. Henry Bordeaux, qui, par leur date, constituent, nous dit-on, un précieux document de la vie littéraire de l'éminent académicien. A l'enseigne de Rabelais, est-ce là de l'humour ?

Le Taudis. (Mars 1927). — Pour le 10^{me} anniversaire de la mort de Léon Bloy *Le Taudis* publie l'hommage d'Albert Camilleri : « Le Cœur de Léon Bloy », paru quelque temps après sa mort, et qui demeure nous dit une note de la rédaction « terriblement actuel ».

Nous recueillons de ce cœur plein d'amour la grande leçon de charité, charité totale, absolue, ennemie de l'hypocrisie et des compromis du monde, et qui devait par là déchaîner tant de haine. Cet héroïsme chrétien dénonçant toute veulerie, tout mensonge, fut l'épouvante de son siècle ; mais si Bloy devait s'attirer tant de fameuses inimitiés, du moins, nous dit Albert Camilleri, eut-il « la satisfaction d'être délivré de la tiédeur des affections vulgaires ». Écoutons avec lui la grande voix du Pèlerin de l'Absolu : « Mes livres sont pleins de ma souffrance. J'ai toujours été malheureux, Dieu n'ayant pas voulu que je fusse récompensé par les hommes et que son témoin le plus intrépide eût une part quelconque des biens de ce monde, il est clair que je n'avais rien de mieux à faire que de tirer profit de cette situation en jouissant d'une misère qui me rapproche de Jésus-Christ, comme d'autres jouissent de leur opulence qui les en éloigne ».

Les Cahiers Libres. — Cette revue de jeunes publie tous les deux mois de très vivantes pages d'avant-garde. Aux derniers cahiers (Janv. Fév. 27) avec des poèmes de Pierre Reverdy et d'André Gaillard, un portrait d'André Salmon par Robert Guiette.

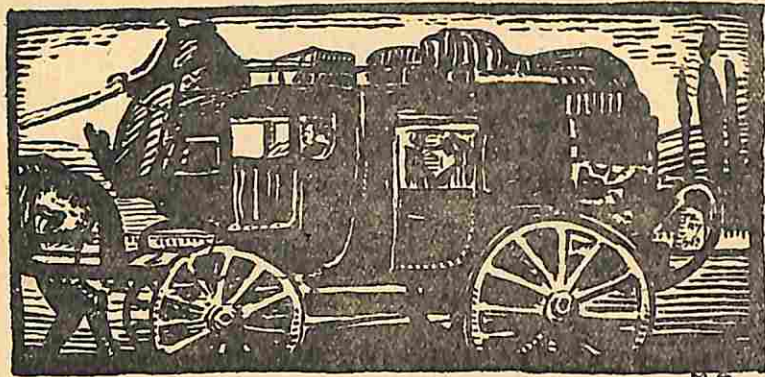
Apollinaire, Picasso, Max Jacob, voilà les noms inséparables de celui d'André Salmon, et qui font l'honneur de cette école où, pour le plus grand profit de l'Art et de l'Esprit, se lient si étroitement en leur multiples correspondances : Musique, Peinture et Poésie. De ce groupement, véritable animateur, Salmon reste un des hommes les plus représentatifs, subtil magicien du monde des images et avec cela poète lourd d'humanité :

« Lamentable et correct il va, c'est un poète
« Oh ! mon Dieu, c'est un homme comme les autres... »

La Revue du Centre. — Au dernier sommaire : Les Assises du Régionalisme Nivernais.

Les Pyrénées Littéraires. — Une abondance de nouvelles, chroniques, poèmes, de valeur inégale, mais dont la variété est d'une lecture agréable, heureux bouquet d'activités littéraires.

ERNEST DAVID DE SAUZÉA.



LE COURRIER DE PARIS

Le Centenaire du Romantisme.

Les *Nouvelles littéraires* ont consacré leur numéro du 23 avril à Victor Hugo. A cet hommage, ont collaboré : M^{me} de Noailles, Joseph Delteil, Maurice Martin du Gard, Paul Souday, Raymond Escholier, Frédéric Lefevre, Albert Thibaudet, Aulard, Fernand Gregh, Pierre Bost, Léon Treich, etc... Cet enthousiasme tapageur ne laisse pas d'être dangereux pour la mémoire du poète. On eût aimé plus de modération, à défaut de sérénité, puisqu'il est entendu que le culte de Hugo doit toujours avoir quelque chose d'agressif.

Un moment, nous avons pensé qu'un sourire allait éclairer ce chaos apocalyptique; c'était à la dernière page, où le titre du feuilleton dramatique de René Berton nous semblait prometteur de propos sceptiques : *Le genre comique*. — On va nous parler enfin, murmurions-nous, du comique des drames hugoliens !... Hélas ! il n'était question que de Gogol, de M. Willemetz, de M. M. Duvernois et Birabeau, et de quelques seigneurs de moindre importance encore.

Mais dans la « Revue des Revues » :

« J'aurais voulu consacrer à Hugo toute cette Revue des Revues, hélas ! au cours de ces dernières semaines, j'ai trouvé bien peu d'articles intéressants sur le romantisme et son chef. Espérons cependant que toutes les publications littéraires tiendront à faire, en l'honneur du romantisme, un effort égal au nôtre et que le centième anniversaire de la préface de Cromwell, en octobre prochain, sera célébré avec la splendeur qui convient à ce

AU CYCLAMEN

1, Rue Camille-Colard, 1

SAINT-ETIENNE

SPECIALITÉ
DE SOIERIES

UNIES ET NOUVEAUTÉS

Maison de Confiance

Les Portraits

Artistiques

DE

CHAIK

PHOTOGRAPHE

3, Place Marengo

SAINT-ETIENNE



C'est à la

CHEMISERIE

“ MILLÉ ”

RIVATELON, Succr

9, rue Général-Foy, SAINT-ETIENNE

Que vous trouverez

LE PLUS BEAU CHOIX DE
GRAVATES ET CHEMISES

Bonneterie - Ganterie

Les Dernières
Nouveautés

Seul dépositaire du linge EVER CLEAN

R. C. St-Etienne 12076

LACROIX

CHAUSSEUR

9, Rue Michelet, 9

SAINTE-ETIENNE



Articles de Grand Luxe

Modèles inédits



Qualité Supérieure ~ ~ ~ ~

~ ~ ~ Souplesse . . . Légèreté

Grande Teinturerie
Parisienne

J. REYNARD

9, rue François-Gillet, 9

(ancienne rue Traversière)

SPÉCIALITÉ DE

NETTOYAGE A SEC

Teintures garanties à l'échantillon

TRAVAIL SOIGNÉ

* *

La Maison prend et livre
à domicile par service spécial

TÉLÉPHONE : 20-78

LIBRAIRIE CHEVALIER
DUBOUCHÉ & FRÈRES, Successeurs

2, Rue du Général-Foy, 2

SAINTE-ETIENNE

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

— — LIVRES CLASSIQUES — —

:: :: OUVRAGES TECHNIQUES :: ::

Ouvrages Locaux et Régionaux

ACHAT AU COMPTANT DE :
BIBLIOTHÈQUES & LOTS DE LIVRES

ANCIENS & MODERNES

R. C. St-Etienne 7.047

monument sublime, à cette charte de la littérature et de l'art contemporains.»

Quel ton ! On croyait depuis longtemps perdue la recette de ces prédications mystico-littéraires... En tout cas nous voilà requis de figurer dans le cortège de Firdouzi. Comment répondre à des vœux si fortement motivés ?

Les *Amitiés* feront de leur mieux, et sans attendre octobre. Ce sera pour le mois prochain. Nous sommes donc heureux d'annoncer que nous publierons dans notre numéro du 15 juin une *Contribution au jubilé romantique*, sous la signature de notre ami Fagus. On n'aura rien perdu pour attendre.

L'association des *Amitiés foréziennes et vellaves* a fait venir au Théâtre Massenet la Comédie Française pour y jouer Musset ; nous publions aujourd'hui un article de notre ami René Martineau sur Barbey d'Aurevilly. Tel est l'ordre choisi par nous pour la célébration du romantisme. Il nous semble fort défendable.

Le Spectacle à Paris

Comédie des Champs Élysées : LE REVIZOR, de *Nicolas Gogol*, traduction de Mme Olga Choumansky et M. Jules Delacré.

Faut-il que M. Jovet soit à court de bonnes pièces françaises pour qu'après *Le Grand Large* il soit allé puiser encore dans le répertoire étranger ? Il faut le déplorer pour les écrivains de ce pays qui, par ce temps disgracié, n'ont pas offert de quoi le tenter à un metteur en scène et à un interprète de cette qualité. Ah ! si la fantaisie pouvait, au cerveau de quelque privilégié, réincarner son corps charmant et son âme multiple, M. Jovet ne laisserait à personne le soin de lui attacher les ailes d'or qui la mènerait en plein ciel. Malheureusement, faute de mieux, M. Jovet se rabat sur Gogol et nous ramène au temps du Czar Nicolas I^{er}, dans un petit gouvernement de l'ancienne Russie.

Là, un gouverneur brutal, injuste et prévaricateur a été charitablement averti par un ami de Pétersbourg qu'on lui envoyait un inspecteur général, un revizor, qui pourrait bien survenir incognito. L'affolement est complet non seulement dans l'esprit du gouverneur, mais dans celui de tous les compères qui détiennent en ce bas gouvernement une parcelle de pouvoir ; juge, directeur des hospices, percepteur du collège, ne forment qu'une brochette de tripouilles apeurées.

Or, deux petits bourgeois freluquets et bavards allant un jour manger du saumon à l'auberge y découvrent un jeune homme accompagné de son valet, dont les allures mystérieuses leur donnent à penser que ce pourrait bien être à le revizor annoncé. De la supposition à la croyance il n'y a qu'un pas. Et

voici notre gouverneur payant d'audace, mais d'une audace tremblante, qui se présente à l'auberge sous le vague prétexte de saluer l'étranger, mais en réalité pour surprendre qui l'aurait voulu trouver surpris.

Le jeune homme en question n'est qu'un petit employé du ministère, un fils prodigue que son père rappelle auprès de lui pour mettre fin à quelques fresques dispendieuses. Il a joué l'argent du voyage et il se trouve immobilisé dans les combles de cette auberge perdue où l'hôte lassé de les servir à crédit, finit par leur refuser à manger.

L'entrevue des deux hommes est piquante, chacun jouant serré et croyant que l'autre tient en réserve un ordre d'incarcération immédiate. Mais le gouverneur ayant lancé une invitation à dîner, le jeune homme, ravi de l'aubaine, accepte. Et en avant ! C'est la visite de la ville, le repas, la présentation des autorités, la réception chez le gouverneur. Là, notre hôte qui a un peu bu, lutine la mère, demande la main de la fille, reçoit les doléances et les présents des marchands, reçoit les protestations et les pots-de-vin des hauts fonctionnaires avec une gradation savante qui l'amène progressivement à accepter, puis à demander, puis à exiger.

Le gouverneur triomphe, sa famille éclate de vanité et l'entourage en est jaune de jalousie et de fiel. Pendant ce temps, le pseudo-revizor, sur les conseils de son valet, a jugé bon de mettre de la distance entre lui et ce lieu béni et sous le prétexte d'une visite dans le voisinage, il court la poste avec les meilleurs chevaux. Mais, il n'a pu résister au plaisir de raconter cette farce à un ami de la capitale. Le percepteur des postes, curieux, ouvre la lettre et vient tout de go, apprendre au gouverneur et la supercherie et le désastre qui s'ensuit. Dans cette lettre, d'ailleurs, chacun en prend, c'est bien le cas de le dire, pour son grade, et nos bons hommes sont au comble de leur mutuelle déconvenue, quand survient un gendarme qui annonce froidement l'arrivée du véritable inspecteur, ordonnant à chacun de se tenir à sa disposition.

Le Czar Nicolas I^{er} non seulement autorisa, mais protégea une pièce qui dénonçait ce que ses propres revizors lui cachaient peut-être. Jouée en 1927 elle semble née d'hier tant les hommes s'y retrouvent avec leurs travers éternels. On pouvait en faire un spectacle serré, tendu et pincé sans rire. M. Juvet a préféré en donner une présentation colorée et vivante, faire passer l'enseignement sous une farce qui déborde et prêter aux caractères une image enjouée ou grotesque. N'est-ce pas ainsi que procédait Molière ?

Théâtre de la Madeleine : PLINE, d'après M. Somerset Maughan, par Mme E. R. Blanchet et M. H. de Carbuccia.

M. Somerset Maughan ne se doutait pas, en écrivant l'*Archipel aux Sirènes*, que l'une de ses nouvelles, muée en comédie, courrait de succès en succès les scènes des deux mondes. Pourquoi ce triomphe ? J'y vois deux

raisons : la pièce a du caractère et le public, surtout le nôtre, commence à se fatiguer d'un théâtre psycho-silencieux qui le renvoie un peu goulument vers les spectacles où il y a couleur, action et vie.

Un bateau est immobilisé par une quarantaine dans une île du Pacifique où il faut subir la saison des pluies. Débarquent dans un hôtel vague où la couleur locale est fort accentuée, le pasteur Davidson boutonné jusqu'au cou et Sadie Thompson, une fille de San Francisco qui a roulé un peu partout et qui fait pour le moment la joie des matelots. Sur le champ, le pasteur entend de ramener cette fille dans le droit chemin et il s'y prend comme les puritains de là-bas, par la menace, la terreur, la dénonciation et la plus inutile cruauté. Ce n'est plus un apôtre du Christ, c'est un fonctionnaire de Jéhovah. Sadie le reçoit avec un choix d'expressions qui tombent sur lui comme des projectiles. Mais comme elle a un passé plutôt lourd et que l'autre sait en jouer elle finit par s'abandonner non point aux surnaturelles idées que cet homme invoque si mal, mais à cet homme lui-même, et elle consent à partir pour trois ans dans un pénitencier. Seulement la présence continue de cette femme, le climat, l'isolement et cette pluie obstinée finissent par agir à leur tour sur ce rigide bonhomme qui enfonce, un soir, la porte de la chambre de Sadie. Le lendemain, Sadie a retrouvé ses robes courtes, sa folie, ses exultants, elle sait ce qu'il faut penser des hommes, de tous les hommes. Et ses invectives ne cessent que lorsqu'on vient lui annoncer que le pasteur Davidson vient de se trancher la gorge. Alors, elle s'enfuit, je ne sais où.

Cette pièce nous saisit par son raccourci brutal et son intérêt. Nous pouvons mal en juger, parce que nous sommes loin du milieu qui l'a fait éclore. Et je suis assuré que la plupart des spectateurs y voient moins le tragique débat de la chair et de l'esprit que les réactions de l'individu sous l'influence d'un égoïsme dissolvant.

ATELIER : **Le Joueur d'Échecs**, par M. Marcel Acharâ, d'après le roman de M. Dupuy-Maquel.

C'est presque en marge du théâtre que l'Atelier se taille, cette année, des succès. Le Joueur d'Échecs est de la veine de la *Comédie du Bonheur*, moins une pièce qu'un spectacle composite, un prétexte à jeux, costumes, éclairage, décors et autres amusements... A une pièce ennuyeuse, on préfère tout de même cette vie semillante et cette fête des yeux.

L'affiche annonce un mélodrame ; c'est à peine vrai : M. de Kempelen, fabricant d'automates et un peu sorcier, a rêvé d'unir sa pupille Sophie à son neveu Boleslas, héros du nationalisme polonais, mais Sophie est assez éprise de Serge, un officier russe, et elle laisserait peut-être enlever par lui si l'on ne ramenait Boleslas blessé et poursuivi par un ennemi féroce : le major Nicolaïeff. La tête de Boleslas est mise à prix ; il faut se cacher.

C'est alors que Kempelen imagine un nouvel automate : Le Joueur d'Échecs dont l'habileté tient du prodige. Sur le champ de foire de Toula il le présente et provoque des joueurs. Le major s'y essaie, il est battu, mais connaissant la force de Boleslas aux échecs, il soupçonne qu'il est caché dans la machine, et il s'arrange pour que Kempelen aille présenter à la grande Catherine son invention. Malgré l'avis de Cagliostro, surgi là par hasard, Kempelen se rend à la cour.

Au palais impérial nous sommes initiés aux cascades amoureuses de la Czarine. C'est étonnant ce que Catherine II a pu fournir de pièces aux faiseurs dramatiques ; elle est leur bonne fortune ; chacun son tour. Voici donc que, tous les intéressés en présence, l'impératrice accepte de jouer contre l'automate, et l'automate à la folie de gagner. C'est un crime de lèse-majesté, il sera fusillé. Au cours d'un bal où le major, qui a tout surpris, est tué, Kempelen se substitue à Boleslas et compte s'escamoter lui-même avant l'exécution, mais l'exécution est avancée et il meurt après avoir demandé pour Boleslas et Sophie une grâce que la Czarine accorde en faveur de l'amour.

Je l'ai dit, tout le charme de cette pièce est dans le spectacle lui-même, dans la présentation originale et vivante que M. Dullin en a su faire. Les décors et les costumes de Jean Victor Hugo sont de séduisants caprices ; la musique de M. Auric relève le tout d'une saveur aigrette.

COMÉDIE FRANÇAISE : **Les Flambeaux de la Noce**, de M. Saint-Georges de Bouhélier.

On aborde toujours les pièces de M. Saint-Georges de Bouhélier avec une grande sympathie parce qu'il est poète et généreux et qu'avec de beaux dons il pourrait s'envoler vers un beau sujet. La pièce jouée, on lui en veut un peu de nous avoir offert un fruit qui n'avait ni la pulpe ni la saveur attendues. M. Saint-Georges de Bouhélier nous laisse trop souvent sur un palais déçu.

Il faut dire qu'il vise à un but très distant : celui d'élever les fastes menues de notre vie actuelle, si banale, à la dignité d'une grande aventure. Mais comme nos petits débats sentimentaux s'y prêtent mal, il a recours à des tableaux synthétiques qui prennent figure de symboles ; des ressorts les plus simples, il cherche à faire naître l'intérêt et l'émotion. *Les Flambeaux de la Noce* pourraient avoir pour paraphrase : les mariages se font dans le ciel.

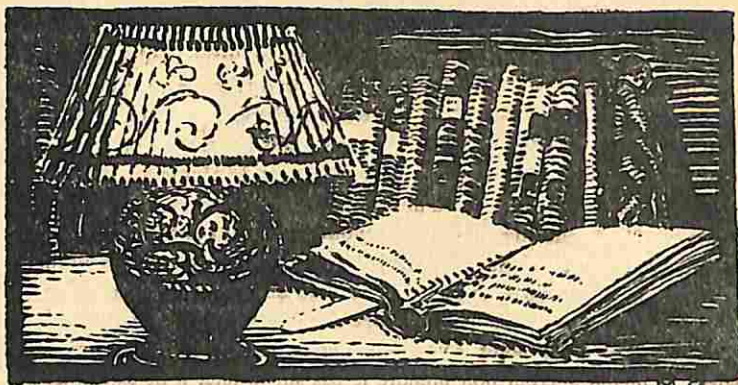
Le prologue est en Norvège et l'épilogue en Italie. La pièce est entre les deux, à Marly, où une jeune fille qui se marie le matin, meurt le soir. Elle est née Monique de Tonnemare ; elle a aimé dans son enfance, sans bien s'en rendre compte, Pierre Sibald, cet aviateur qui traverse le ciel de la Norvège à la France pour déposer à ses pieds un bouquet d'edelweiss ;

et elle se marie, ou plutôt sa mère, la coquette et futile madame de Tonnemare et son père, un pauvre mari moqué, la marient à un riche industriel de l'aviation : Robert Pigaud. Nous assistons, dans une chambre liliale, à la toilette triste de la mariée, puis, dans le parc, à l'orageuse rencontre, pleine d'un dépit réciproque, de Pierre et de Monique, enfin à une scène douloureuse et chargée d'un tragique très humain : celui où une jeune mariée de quelques heures ose avouer au mari qui la presse, qu'ils se sont trompés qu'ils n'ont pas vu clair à travers la nébuleuse de sentiments qui enveloppe les cœurs, et qu'il y a au fond de l'être des atomes imperceptibles qui créent la répulsion comme d'autres font la sympathie.

Pigaud qui n'est point bête n'est tout de même qu'un homme d'affaires, et quand le cœur doit prendre le pas sur la tête, il ne sait plus, il y va de telle façon avec ce petit être écartelé de Monique, qu'elle s'enfuit, mais au lieu d'aller rejoindre l'aviateur qui descend sur un champ de trèfle pour l'enlever, elle court à la pièce d'eau.

Je me garderai de chicaner l'in vraisemblance de cette unité de temps. Tout est possible. Je n'insisterai pas davantage sur ce qu'il y a d'excessif et de rapidement évolutif dans ce caractère de jeune fille. M. Saint-Georges de Bouhélier pousse ici à l'extrême une théorie qui lui est chère. Mais si le drame est à l'intérieur des petites vies et si le pathétique se cache sous le fait divers le plus banal, il nous faut pour le sentir, une action moins sommaire et plus vêtue. Nous croyons aux petits héros quotidiens, mais une analyse secrète de leurs caractères nous eut été bien précieuse.

GUY CHASTEL.



LES LIVRES

Ecrivains et éditeurs régionaux.

JEAN POINAT : Le Charme des Jours (Edit. Brassart, Montbrison).

Les *Amitiés* sont heureuses de signaler le petit livre plein de poésie que leur compatriote Forézien, Jean Poinat, a publié sous ce titre attrayant, « Le Charme des Jours ». C'est bien le charme des jours, de tous les jours de l'année que l'auteur, qui est poète mais écrit en prose, a voulu rendre. Et ce charme des heures, si différentes, celles du Printemps et de l'Automne, de l'Été et de l'Hiver, il l'a saisi presque exclusivement en notre Province.

Sur la centaine de petits Poèmes en prose, consacrés aux spectacles des saisons, à « une Matinée de Mai » à « Ronde des fleurs », à « l'Ondée Printanière » comme à « La Nuit d'Été », à « La Chute des feuilles » ou au « Crépuscule de l'Hiver », quelques uns seulement ont leur décor ailleurs que chez nous.

Et si dans le cadre de ces visions, plus peintes que décrites, apparaissent un quai de la Saône, le Mont-Ventoux, une route de Provence, n'est-ce pas que M. Jean Poinat sait combien ces belles choses des provinces voisines nous sont familières !

Qu'est-il besoin pour goûter la douceur ou le contraste des tons, l'harmonie des lignes et la variété des tableaux et de la nature de courir le monde ? Autour de nous, tout se renouvelle et nous-mêmes ?... Et lorsqu'on observe avec l'attention de M. Poinat, d'une heure à l'autre le spectacle est-il semblable ?

Ainsi cet « Effeuillement de l'Aurore » noté le 27 août à 3 h. 20 quand « le ciel, avivé d'étoiles, est d'un velours épais et noir », puis à 3 h. 35 lorsque « le levant repose sur un bourrelet de brume orangée », puis à 3 h. 50 quand « une clarté verte et froide s'élève dans le ciel ». Puis de minutes en minutes jusqu'à 5 heures lorsqu'un point d'or jaune éclatant s'avive au ras du sol, que les peupliers et qu'un frisson végétal salue le lever du soleil, est le type même de ces perceptions successives où excelle M. Poinat, système curieux dont le danger est de faire de l'homme et du poète qui regarde et ressent la simple pellicule qui enregistre le jeu des couleurs.

Pouvons-nous mieux finir qu'en extrayant du « Charme des Jours » ces lignes sur Saint-Etienne :

Jeudi, 29 juillet.

De la colline Sainte-Barbe. — La ville est tassée dans la longue vallée toute droite. Ses artères battent activement et le bruit monte avec une sourde et puissante trépidation...

« Saint-Etienne est presque obscur sous la splendeur d'un immense rayonnement de juillet. Dans cette brume de poussière noire qui flotte au-dessus des maisons et où s'enlize le soleil, les toitures vitrées d'usines jettent des éclats troubles de plaques de métal.

« La ville étouffe, écrasée par ce voile de fumée, respirant péniblement semblait-il, par ses hautes cheminées, alors que sur les montagnes environnantes, vibre, chante, exulte encore la rude gaieté des moissons ».

Le volume est admirablement imprimé. Il est illustré de nombreuses photogravures. Il sort des presses de l'imprimerie Brassart : c'est tout dire.

G. G.

RENÉ FERNANDAT : Paul Valéry, essai, avec portrait par Daniel Némoz, et dessins de Jos. Jullien. — Nos lecteurs n'ont pas oublié la belle « Méditation sur le cimetière marin », que René Fernandat publiait ici même, et dont le tirage à part fut rapidement épuisé.

René Fernandat, continuant ses investigations à travers les livres de Paul Valéry, nous donne aujourd'hui une étude d'ensemble, dont la lecture paraît s'imposer à quiconque voudra désormais entrer dans l'œuvre du poète de « Charmes ». Nous y trouvons, exposées sous un jour nouveau, les secrètes correspondances de Valéry et de Descartes, les liens qui unissent à Léonard de Vinci l'auteur de la « Jeune Parque », les rapports de sa poésie avec la musique. L'essai de René Fernandat est le fruit d'un minutieux labeur, de recherches patientes et réfléchies toujours éclairées par un saint enthousiasme pour la poésie : mais aucun étalage de vaine érudition,

rien qui sente le travail d'école. René Fernandat ne nous livre que le résultat de ses longues études d'un auteur assurément difficile, et sa critique, tout en expliquant la philosophie et les sources de Paul Valéry, tend surtout à nous procurer la pure émotion d'art. Telle page, sur la prose de « l'Âme et la Danse », nous semble définitive. « Si la tristesse majestueuse de Racine se fût exprimée en prose, elle eût emprunté un langage pareil : admirablement nombrée, la phrase de M. Valéry baigne dans une atmosphère harmonieuse où toutes les syllabes chantent leur hymne et puis passent lentement devant nous, princesses discrètes, en agitant les écharpes du rêve. Est-ce la grâce qui triomphe dans ce style ? Est-ce la douleur ? Il fuit l'éloquence et lui préfère le trait qui découvre l'âme dans un éclair ; il élimine la raideur jusque dans ses ellipses et évite la sécheresse qui laisserait croire à l'indifférence. C'est le langage même de la philosophie multipliant les images apitoyées de la douleur... »

La poésie de Paul Valéry a trouvé en René Fernandat un juge d'une remarquable compétence. Les « Premiers vers » lui inspirent une page d'histoire littéraire, lumineuse et compréhensive qui définit la personnalité de Valéry et la situe en présence des autres poètes qui brillaient au ciel déjà lointain de 1890. « La Jeune Parque », « Le cimetière marin », « le Serpent », « Narcisse », « la Pythie », nous sont présentés au jour d'un commentaire qui sera, pour beaucoup, une captivante révélation. Avec « le cahier B » et « Rhumbs », nous revenons à la philosophie valéryenne, mais non sans avoir, auparavant pénétré avec notre guide au cœur du débat sur la « Poésie pure ». René Fernandat, nous proposant de salutaires définitions, distingue Valéry de Lamartine et même de Poë. Valéry complète le message de Mallarmé et lui apporte maintes données nouvelles visant le monde des analogies, car il a repris force en se plongeant dans les eaux éclairées des lumières de Léonard, mais il n'est pas un de ces poètes dont la sensibilité suraigüe tend à s'exprimer en brisant les cordes de la lyre. « Mais, dit encore René Fernandat, ce serait une erreur énorme de croire que la poésie valéryenne est tout intellectuelle... Alors que le poète semble prisonnier de l'abstraction, éclatent tout à coup l'appel du souvenir et le chant des regrets infinis ».

C'est une singulière fortune pour le poète de « Charmes » d'avoir suscité un tel commentaire, qu'un poète a écrit avec toute sa science des Muses, mais aussi avec le plus bel enthousiasme de son cœur. Livre nouveau et personnel, le « Paul Valéry » de René Fernandat doit être accueilli comme un document du plus vif intérêt par tous ceux qui se passionnent pour la Poésie éternelle.

LOUIS PIZE.

Lettres du vénérable Antoine Chevrier. Vitte, éditeur. Lyon. — Voilà un livre qui vient à son heure, en une époque où les moindres papiers

amoureux des grands personnages sont publiés avec tant de succès... Au demeurant, il n'intéressera guère les beaux esprits : ce sont les lettres d'œuvres et de direction d'un saint homme, fondateur de cette admirable « Providence du Prado ». Mais les gens de cœur y sentiront avec émotion la flamme apostolique, le renoncement, la surhumaine générosité ; le style de ces lettres est tout simplicité. Il n'en paraît que plus touchant. Cet humble prêtre qui écrivait à Notre Dame pour lui recommander une âme en peine nous fait vivre une des plus belles pages de la Légende dorée du XIX^e siècle

LOUIS PIZE.

A travers les livres nouveaux

ALBERT ERLANDE : **Ils jouaient à la vie** (Ferenczi et Cie). — Comme on joue à la poupée, *ils jouaient à la vie* — et la vie, chose sérieuse et qui veut être sérieusement traitée, s'est durement vengée.

Ainsi qu'il en va toujours avec M. Erlande, un sens profond, presque mystique, se cache sous les apparences d'une quelconque aventure. Rappelez-vous « *A l'ombre de Dieu* », « *le Crime et son Excuse* », et plus récemment, ce terrible drame de l'hérédité, « *les Mandië* ».

Le nouveau roman qu'il nous donne, c'est l'histoire de deux êtres qui s'aimaient dès l'enfance, qui semblaient promis l'un à l'autre, puis qui furent séparés par des influences malfaisantes, malveillantes, par la vie elle-même — enfin, il faut l'avouer, par leur propre faiblesse, leur faute.

Comme le sent et le dit très bien Gilberte de Dorsatis à Jean Baral, qu'elle a aimé dans le secret de son cœur, et qui, lui aussi... Mais la Tentatrice a passé par là, cette Marie Durèze. « *Nous avons détruit tout ce qui nous aurait permis d'être heureux... heureux de ce bonheur qui nous a semblé, dans notre première jeunesse, le cours normal des choses* ».

Et tandis que Jean continue à porter le joug si lourd d'une passion méprisable, Gilberte, frappée dans une autre affection encore par la même main, Gilberte reste seule, *colombe poignardée*, comme aimait à l'appeler son camarade, Max Salvandy. Aura-t-elle le sort des roses du jardin de Kubla-Khan et un miracle la ravira-t-il jusqu'aux pieds de ce Dieu, qu'elle a négligé toute sa vie ?

MAURICE LARROUY : **Sirènes et Tritons** (Editions de France).

— Ce nouveau roman maritime, genre dans lequel M. Larrouy est passé maître, nous fait partager la vie normale, puis le risque terrible, d'un sous-marin. Une intrigue amoureuse, nouée avec tout l'art qui sait y apporter l'auteur du « *Révolté* », en même temps qu'elle provoque le

drame, y ajoute en intensité d'émotion. Certaines pages sont poignantes et, ce qui fait encore plus peut-être pour le succès de l'ouvrage, c'est la sensation de vérité que laisse tout ce qui, dans le livre, touche de près ou de loin à la mer et à la vie du marin. Il y a là un accent qui ne trompe pas.

JEAN TOUSSAINT SAMAT : **Mangamasch** (La Renaissance du Livre).

— Bézou, Madamizèle !

— Véloumé, Ramatous !

Et, l'amical salut échangé avec les rieuses filles malgaches, Mangamasch, la Fille-aux-Yeux-Bleus, passe dans son vieux pousse-pousse jaune, qu'elle a décoré elle-même d'une frise d'oiseaux et de plantes, — Mangamasch, la fée bien-aimée de tous les fils de la Grande Ile, que suivent les bénédictions de tout un peuple, tandis qu'elle va, engourdie dans son rêve, balancée à la cadence de ses fidèles porteurs.

Semeuse de bonheur et de joie, réconciliatrice des races butées dans des rancunes ataviques, pacificatrice de toutes les haines que sa jeune vie a rencontrées, s'oubliant elle-même pour les autres : pour son père aimant, mais trop faible ; pour sa mère et sa sœur égoïstes et futiles, l'enfant du prospecteur breton, colon par amour, laissera, après une existence trop courte, le parfum de ses bonnes actions. Lorsqu'elle disparaît dans le secret et le mystère, après sa dernière charité : le don de son cœur, de sa pitié, au pauvre être qui l'a crucifiée pour son amour même, Mangamasch continue à vivre dans la mémoire et dans le cœur de son peuple, les Hommes Sombres qu'elle comprenait si bien et qui s'étaient donnés à elle sans réserve et pour toujours.

Son Peuple et Sa Terre, le seul vrai bonheur qu'elle ait connu ici-bas, la belle et la bonne Mangamasch ! Comme M. Samat sait nous les faire aimer ! Comme il a retrouvé, pour louer, pour chanter la Grande Ile et ses habitants les mêmes accents qui ont loué, qui ont chanté naguère ce morceau de terre vierge, libre et sauvage, demeuré en notre France : la Camargue, — la même ardeur, la même foi mises à nous faire aimer Sangar, le Taureau fils de la Mer, et son *gardian*, Camard, et la belle et infortunée Reine des Errants, Cartacalha !

Seul Joseph d'Arbaud pour la Camargue, seul Jean d'Esme pour Madagascar peuvent se comparer à Samat — mais Samat a, de plus qu'eux, créé cette délicieuse figure : Mangamasch, sœur de Maguelone et de Cartacalha.

XÉNOPHON D'EPHÈSE : **Les Ephésiaques** (Société « Les Belles Lettres »). — Cette excellente collection des écrivains grecs et latins qui se publie sous les auspices de l'Association Guillaume Budé, et qui peut rivaliser avec les meilleures d'Allemagne ou d'Angleterre, vient d'éditer un

des romans grecs les plus curieux qui nous soient parvenus. C'est un roman d'aventures et d'amour écrit dans un style pur, sans enflure ; l'action est rapide, les événements généralement vraisemblables. La lecture en est agréable et fertile en enseignements pour ceux qui voient trop l'antiquité classique à travers les œuvres de Pierre Louÿs et de ses imitateurs. Ils seront étonnés de trouver dans « *les Ephésiaques* » une sorte d'apothéose de la fidélité conjugale, et en même temps la marque d'une affection et d'un dévouement des esclaves pour leurs maîtres qui ne correspond guère aux idées courantes sur les horreurs de l'esclavage antique. Il nous plaît de saisir cette occasion de rappeler le traité de Plutarque sur *l'Amour* où, pour prouver la supériorité de l'union conjugale sur les ... fantaisies de M. Gide, il évoque la belle histoire d'Eponine et de Sabinus, ainsi que celle de Camma et de Synorix.

Ajoutons que Xénophon d'Ephèse a fleuri probablement au II^e siècle après Jésus-Christ, que de toutes ses œuvres seul le roman dont nous nous occupons a été conservé, et que le texte, revu par un abrégiateur malencontreux, a été amputé de moitié de son étendue primitive (cinq livres au lieu de dix). La traduction que nous donne M. Dalmeyda a été précédée d'autres plus ou moins fidèles tant au XVIII^e qu'au XIX^e siècle.

CLAUDE ANET : **La rive d'Asie** (B. Grasset). — « J'ai été un adolescent précoce et timide. A l'heure où je goûtais les *Georgiques* et où « Virgile avant Lucrèce donnait une forme antique aux émotions qu'éveille » — « lait en moi le spectacle de la nature, je sentis les premières fièvres « d'un sang tumultueux. Je ne courais pas après une jeune paysanne, « mais je poursuivais Galatée sous les saules ».

Ainsi s'explique le héros du nouveau roman de M. Claude Anet. L'amour, la recherche continue de l'amour sous une forme nouvelle, ce sera sa vie, à ce Philippe, à la fois Chérubin et don Juan, qui ne peut se fixer malgré qu'il en ait, et que seule Isabelle Saint Aignan, tout orientale d'âme et de cœur, comprendra et gardera, se l'attachant par ses concessions mêmes.

Signalons, au hasard des belles pages, la scène finale avec la tendre et pieuse Madeleine de Sées, la révélation qu'elle contient pour son amant ; le contraste de sa première intimité avec Isabelle, toute neuve et pure dans ses bras ; enfin, le dénouement hardi et la collaboration inattendue de la petite Djémilah au bonheur très *oriental* (nous ne disons pas *musulman*, car nous nous rappelons la Bible) des deux époux.

M. Anet a su transporter dans cette histoire piquante, qui est aussi une contribution nouvelle à l'étude de l'amour, cet inépuisable sujet, sa vive compréhension des mœurs et de l'esprit du proche Orient, qu'il connaît et qu'il aime d'une toute particulière dilection. Mais ce n'est point là un livre pour distribution de prix !

TH. RÉCHETNIKOV : **Ceux de Podlipnaïa** (Nouvelle Revue Française). — Le gouvernement de Perm, dans lequel se déroule l'étude ultra réaliste consacrée par Théodore Réchetnikov aux paysans russes, est situé au Nord-Est de la Russie, partie en Europe, partie en Asie. Avant la révolution de 1917, c'était une des contrées les plus industrialisées, les plus riches en forêts et en minerais de toute sorte, de l'immense empire. Par contre, l'agriculture surtout dans les districts du Nord y était misérable : aussi allons-nous voir quel était, en 1858, époque où se situent les aventures de Pila et de Syssoïko, l'état lamentable des paysans, qui cependant formaient la plus grande partie de la population. On croit rêver quand on lit le récit de Réchetnikov, qui — nous dit le traducteur, — n'a fait que décrire ce qu'il a vu, ce qu'il a souffert lui-même.

Mélange incroyable de races diverses : Slaves, Tatares de toutes les tribus, Tsiganes, etc., la population vit dans l'abandon le plus complet, presque dans l'anarchie tant qu'elle ne se heurte pas aux intérêts des agents gouvernementaux. Polipnaïa, l'infime groupement de huttes où commence l'histoire et d'où partent, pour devenir enfin de compte bûcherons sur le Volga (ou mieux *hâleurs*, *bourlaki*) ses tristes héros, a été construite dans un des coins les plus deshérités du pays, par un chasseur d'ours, et peuplée par sa postérité et celle de quelques compagnons de chasse. La misère y est atroce ; l'ignorance, la sauvagerie la plus bestiale l'accompagnent. Lisez les pages, horribles dans leur simplicité, consacrées à raconter la mort du petit frère et de la petite sœur de Syssoïko : vous serez édifiés sur les souffrances et aussi sur l'indifférence sentimentale de ces pauvres êtres. Quant à leur ignorance, à leurs superstitions grossières (le seul pope qui pourrait les instruire réside à la ville voisine, est presque aussi malheureux qu'eux mêmes et ne pense qu'à leur soutirer de l'argent) il suffira de rappeler la fin lamentable de la belle Aprozka, enterrée vive, et que ni son père ni son fiancé n'osent déterrer, malgré ses appels désespérés et l'affection qu'ils lui portent.

Et tout le livre va de même. Grossièretés, misères, souffrances, cruautés bêtes se succèdent et s'entrelacent. Nous suivons Pila et Syssoïko au cabaret, à la prison, à l'usine où se prépare le sel ; nous les accompagnons dans leur dur labeur de *bourlaki*, nous assistons à l'accident qui leur coûtera la vie. Vraiment, il est à peine croyable qu'une telle existence ait pu être vécue au XIX^e siècle et en Europe. On comprend bien des choses, en lisant pareille histoire, et l'on se demande le cœur serré quel a dû être le sort de ces malheureux au moment de la grande débâcle. Tout était vraiment à reconstruire dans certaines parties de l'Empire des Tzars. Hélas, de misérables fous, d'ignobles criminels ont accumulé les ruines ! Voilà le pays, voilà la civilisation que l'on veut nous donner comme modèles ? Combien vrai cette parole d'un écrivain russe : « Le paysan russe « est plus proche du Chinois, de l'anachorète tibétain, du paria hindou, « que du paysan européen ».

JULIEN GREEN : **Adrienne Mesurat**. Plon (**Le Roseau d'or**). — Adrienne Mesurat a dix-huit ans ; belle, pleine de vie, de sève, ardente à s'épanouir, voulant sa part de bonheur et de joie légitimes, elle est prise, comme par une tenaille, entre son père, brute égoïste et maniaque, et sa sœur, vieille fille malade et aussi incurablement envieuse et jalouse. Ajoutez qu'elle vit dans une quelconque petite ville de province, sans agréments, et que ses bourreaux arrivent à la claquemurer prisonnière dans la mesquine et triste maison, dont Mesurat père lui-même voit les laideurs et les défauts. Comment s'étonner que la misérable créature, qui n'a aucune envolée spirituelle — Mesurat ne serait pas complet s'il n'était pas bêtement anticlérical —, comment s'étonner qu'Adrienne s'effondre et se jette goulument, de toute sa volonté, de toute sa passion contenue, sur le premier amour qui s'offre à son imagination plus encore qu'à son cœur ? Qu'importe que le Dr Maurecourt soit d'âge à être son père, pauvre, maladif et presque laid ? Il a croisé sa vie un jour donné et voilà qu'elle s'est éprise de lui, sans savoir pourquoi, sans raison aucune : pas un geste, pas une parole, à peine un regard échangé. Désormais, sa vie est liée à cet amour.

Les obstacles, que ses bourreaux ne manquent point d'accumuler, l'exaspèrent. Tous les moyens vont lui être bons. Une scène idiote et brutale faite à sa sœur par son vieil égoïste de père va l'aider. Germaine s'en va, fuit en cachette la maison devenue inhabitable. Alors se place la scène capitale — le drame muet dans lequel succombe Mesurat. Adrienne est libre — *semble* libre. Mais au fond d'elle-même, à côté du désespoir, du découragement contre lequel sa jeune vie lutte sauvagement, le remords s'est installé. Elle s'efforce quand même, l'infortunée ; elle lutte pour ce qu'elle croit, ce qu'elle veut être son bonheur. Mais en vain. Un dernier coup la frappe, et elle sombre dans la folie, qui depuis longtemps la guette, qui — avec la mort — restait la seule solution possible.

Rarement il nous a été donné de lire roman plus terrible, dans sa simplicité. On étouffe, et c'est un soupir de soulagement que vous arrache le dénouement, si lamentable qu'il soit. N'allez pas comparer aux pires, aux plus cruelles créations de Mauriac : ici, le *trou d'aération*, l'évasion vers Dieu, manque. Adrienne ne croit pas. A peine une vague formulette de couvent lui revient-elle à l'esprit dans un instant tragique. Elle est tout entière plongée « dans l'horreur d'une profonde nuit » — la citation (la seule qu'elle fasse !) est d'elle, au cours d'une de ses longues et terribles insomnies. Nuit morale, nuit spirituelle ; l'ennui, la haine, la peur irraisonnée, l'amour affolant, et ce désir de vivre, d'être heureuse, d'être libre si naturel chez une fille belle, saine, volontaire ! Tout l'use, et la ronge, et la mine, et cette simple histoire d'une fille de bourgeoisie étouffée par les siens, par tout son entourage conjuré tacitement, c'est vraiment une des plus atroces qui soient.

Faut-il dire que ce sombre récit n'en est pas moins une œuvre de

premier ordre, où nous retrouvons les qualités de composition, l'élégante simplicité de style de l'auteur de *Mont Cinère*? Mais que la nouvelle génération d'écrivains est donc pessimiste et triste, pour une bonne part, tout au moins, de ses meilleurs représentants!

LOUIS BERTRAND : *Idées et Portraits* (Librairie Plon). — Sous ce titre, M. Louis Bertrand a réuni des études diverses sur des questions où des écrivains qu'il aime. Nous retiendrons tout particulièrement le beau chapitre consacré à « Bourget-le-reconstructeur », chapitre dans lequel il nous montre tout ce que nous devons à l'auteur du « *Disciple* » et de « *L'Etape* ».

« Ainsi, grâce à lui, le chantier de démolitions est déblayé. « L'affreux « cauchemar des ouvriers de mort est exorcisé. Le monde n'est plus un « baignoire où l'homme est condamné aux travaux forcés, sans but et sans « espérance. L'idée barbare de Progrès indéfini et d'Evolution sans terme « est remplacée par l'idée aristotélicienne de *perfection* ».

Son analyse de l'œuvre de M. de Curel est un chant d'amour à leur mère commune, la Lorraine; nous signalons particulièrement ces pages à l'attention de nos lecteurs : elles ont un charme barrésien et nous rappellent tels passages du « *Mystère en pleine lumière* », ce chant du cygne interrompu par la mort.

Avec Paul Adam (*Mystère des Foules*), Bertrand célèbre le retour heureux au culte de l'action, après tant d'années perdues de rêveries malsaines et de blagologie. Hélas! La cure ne paraît point complète, ni définitive. Raison de plus pour travailler à la parfaire.

Viennent d'autres chapitres, non moins intéressants et pleins d'idées originales : l'un consacré à M. Henri de Régnier, considéré comme le chantre et le peintre à la fois de l'Italie, mais d'une Italie qui s'efface, se corrompt et meurt lentement, dans sa beauté languide et un peu malsaine l'autre est une étude sur M. Baumann romancier catholique, et enfin, pour terminer un essai bref et nourri sur le roman d'histoire et son évolution, de la *Salammbo* de Flaubert — pour laquelle l'auteur de *Sanguis Martyrum* a une admiration que nous avouons partager — jusqu'aux livres de Pierre Benoît et de Lenôtre. Tout en nous mettant en garde contre le genre faux et dangereux qui consiste « à rechercher le présent dans le « passé et réciproquement » — tel l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet —, M. Bertrand nous montre tout ce que le roman de mœurs et l'histoire elle-même peuvent gagner à ces reconstitutions des âges et des événements écoulés, sans compter l'agrément qu'éprouve le lecteur à ce genre d'ouvrage qui paraît de plus en plus plaire et au grand public et à l'élite.

EDOUARD BORIE.

Les plus beaux vers de Noël Ruet. — Office international d'éditions. Luttre (Belgique).

L'éditeur Alfred Balsacq publie une série de fascicules anthologiques consacrés aux plus beaux vers des poètes de Belgique : Charles Van Lerberghe, Fernand Séverin, Albert Mockel, Georges Marlow, Pierre Nothomb, etc. Ces plaquettes de luxe, ornées d'un portrait, donneront aux lettrés un délicat plaisir.

Une page d'Edmond Pilon. un poème de Tristan Derème précèdent l'exquise guirlande choisie dans l'œuvre de Noël Ruet. Nous pouvons suivre l'épanouissement de ce pur et frais poète, depuis le *Beau Pays* jusqu'à *Muses mon beau souci*. Nous songeons à quelque source harmonieuse jaillie, un matin de printemps, des bois et des jardins de Wallonie peuplés de nymphes.

*Wallonie au ciel clair, aux mouvantes collines,
Au cœur maternel et vibrant,
Sous ce soleil d'avril d'une clarté si fine,
Je suis heureux comme un enfant.*

.....
*Je suis ton fils autant que le fils de ma mère,
Je l'adore d'un même amour,*

.....
*toi qui fis mon âme harmonieuse et frêle,
Mon cœur sensible et lumineux,
Mon idéal fervent et léger comme l'aile
De l'oiseau qui fend le ciel bleu.*

L. P.

MARCEL ORMOY. *Carrefours*. Editions du « *Divan* ». Paris.

Un petit livre délicieux et amer, que nous emporterons pour lire auprès des eaux courantes... Les rythmes brefs de Marcel Ormoy traduisent avec une rare précision les nuances et la mélancolie du temps irréparable. Leur frémissement nostalgique nous émeut plus sûrement que beaucoup de longues élégies.

*Ukulele, ukulele.
Cette brise venait d'Espagne
C'était le soir sur la campagne.
La lune au bord de la montagne
Pâlissait le ciel étoilé.*

*Ukulele, ukulele.
 Une tendresse immense et vague.
 Un désir lassé qui divague.
 La mer et le bruit de la vague.
 Et notre cœur inconsolé.*

Ou encore :

*Partir, hélas ! c'est devenir.
 Toute la tristesse du monde
 Envahit cette nuit profonde,
 Où votre chevelure blonde
 Ce fut l'aile du souvenir.*

Puis l'obsession de la Mort, saluée par les beaux alexandrins lourds d'angoisse.

*Et toi, mon âme, et toi, fiancée à ma vie,
 Devras-tu partager l'injustice du sort,
 Et de tes plus vrais biens tout soudain démunie
 En disperser la cendre aux rives de la mort ?*

Mais il faudrait tout citer de ces strophes ailées, tel fugitif paysage que l'on voudrait revoir, et tel refrain dont la sagesse est digne d'Horace ou de Toulet, et cette apparition surgie aux dernières pages du recueil :

*Toi. Le ciel est moins bleu que ton âme,
 Et la mer moins serène ...*

L. P.

GABRIEL FAURE. **Amours romantiques.** Fasquelle, éditeur, Paris.

Un bel hommage au Romantisme dont on célèbre le centenaire : « une guirlande de roses, écrit Jacques Patin, dans le « Figaro », une guirlande de roses odorantes et pourprées, où se respirent les violents et parfois étranges effluves de la passion romantique ». La plupart de ces évocations nous viennent d'Italie. Gabriel Faure, entre deux rencontres historiques, laisse parler son cœur dans les jardins de Rome au printemps ou dans la solitude des Alpes, et cet héritier des romantiques s'exprime en une prose simple et délicate, bel exemple de limpidité classique. Il nous plaît que Gabriel Faure revienne parfois aux rives du Rhône, pour y faire revivre, sous les ombrages du Lycée de Tournon, la rêveuse enfance d'Honoré d'Urfé, l'amour malheureux dont mourut, loin du Vivarais natal, Hélène de Tournon (la future Ophélie de Shakespeare, si nous en croyons une savante étude de M. Abel Lefranc). Les lecteurs des « Paysages passionnés » retrouveront en ce nouveau livre l'art plein de nuances avec lequel Gabriel

HOUILLES - COXES - ANTHRACITES - SPÉCIALITÉ D'AGGLOMÉRÉS - BOIS

Société Anonyme LES FILS CHARVET

Capital : 8.000.000 de francs

Direction générale : 5, Place Marengo, SAINT-ETIENNE
 Bureau de commandes dans la cour

USINE D'AGGLOMÉRÉS ET ENTREPOT A PONT-DE-L'ANE
 SERVICE DE LIVRAISONS AU DETAIL ET A DOMICILE

Où faut-il s'assurer ?

A une très forte Compagnie

à LA PRÉVOYANCE-ACCIDENTS

Pour tous les risques Loi et Droit commun, y compris : glaces, dégâts des eaux, vol, grêle, mortalité du bétail, chevaux de course, aviation.

à LA PRÉVOYANCE-INCENDIE

Pour les risques du feu et des explosions

à LA PRÉVOYANCE-VIE

Pour les risques du décès, les Rentes Viagères, (tarifs minima, combinaisons particulières.

Assurance contre le Chômage

MARIUS DELOMIER

AGENT GÉNÉRAL

9, Place Dorian, 9 — SAINT-ETIENNE

Téléphone : 400

RENSEIGNEMENTS GRATUITS

RÉGIE D'IMMEUBLES

R. C. Seine 56.085-56.086-56.087

Ramel, Tardif & C^{ie}

BANQUIERS

SAINTE-ETIENNE

Téléphone } 5.54
 13.33

FIRMINY

Téléphone n° 9

Toutes opérations

DE

BANQUE - TITRES
 BOURSE & CHANGE

R. C. Saint-Etienne 9

Faure sait unir aux plus pathétiques aspects de la Nature les émotions de l'Amour. Ils y suivront la progression lyrique de l'écrivain.

L. P.

PAUL D'AMARIX. **Transparences.** *Poèmes.* — Collection de l'Ermitage, 81, rue de la Tour. Paris.

Voici un petit livre. Quelques pages seulement. Mais il est précieux. Chacun de ces quatrains musicaux et précis est riche de nuances, de parfums ; nous y sentons battre les ailes du ciel bleu, du vent mouillé ; les jardins y respirent. Les vers de Paul d'Amarix nous offrent cette perfection qui vient du cœur :

*Cette chapelle est blanche où vont les pèlerins.
La prière est finie ; on peut alors entendre
Comme un rosaire long, mélodieux et tendre,
Le bruit du vent qui passe incliner les sapins.*

Chant de la vingtième année, rêverie fervente d'un poète qui a rempli son âme et ses yeux des plus beaux, des plus calmes paysages :

*Je ne recherche pas la brûlure des cieux
D'équinoxe. Mon âme encore aime la douce
Paix des calmes côteaux et la clarté de Dieu
Dans la ferme, en plein champ, couverte par la mousse.*

On imagine avec quelle joie Francis Jammes a dû entendre ces poèmes rustiques d'un de ses amis les plus aimés. Dans une délicieuse préface, Jean Lebrau nous parle de Paul d'Amarix avec la délicatesse et l'émotion nuancée dont il a le secret. Sa prose n'est-elle pas toute poésie ?

L. P.

Napoléon III et notre temps.

Un livre est d'un puissant intérêt si, étant fortement documenté et bien composé, il actualise des événements dont les sinistres conséquences s'emplissent au lieu de s'épuiser avec le temps.

Tel est celui-ci, qui vient de paraître chez Perrin, *La captivité de Napoléon III en Allemagne*, encore que l'auteur, M. Paul Guériot, n'ait voulu s'en tenir qu'à ces six mois de séjour au château de Wilhelmshöhe (septembre 1870-mars 1871). Car il a dû d'abord esquisser quelques tragiques tableaux du désastre de Sedan.

Sans doute, s'il évoque l'énigmatique figure de Louis-Napoléon, il se défend de rappeler, de juger l'Empereur responsable. Devant le malheureux, prisonnier déchu, malade, M. Paul Guériot ne veut considérer que

« l'homme privé seul. ». Et, ajoute-t-il, « on peut dire qu'en Napoléon III, il était excellent ».

Mais ce livre a une portée beaucoup plus grande que ne lui en accorde l'auteur, trop modeste. Son enseignement ne se borne pas à rectifier quelques faits desséchés. On verra qu'il porte mieux encore sur le moment présent.

M. Paul Guériot insiste sur la « bonté » foncière de Napoléon III, et, en effet, il en cite de touchants exemples. Néanmoins, s'il est dupe de son cœur, il ne consent point à ce que ce soit aux dépens de sa raison, et, en terminant, l'historien fait toutes les réserves qui conviennent. « Mais peut-être, écrit-il, la bonté excessive, l'aménité, l'indulgence qui assuraient à l'Empereur une si puissante emprise de séduction ne sont-elles pas au premier rang des vertus d'un chef d'État, parce qu'elles ne sont guère compatibles avec la fermeté, condition primordiale de la justice et de l'autorité ? Il semble bien qu'une partie des fautes de Napoléon III doive être attribuée à cette ployante facilité d'humeur, à laquelle l'âge et la maladie adjoignirent un scepticisme découragé et un ralentissement de la volonté. Il ne savait ni sévir, ni punir. Sauf en quelques circonstances exceptionnelles, où il contraignait son naturel, son visage prenait rarement le pli sévère du commandement, il constatait les abus sans avoir la force de les supprimer. Il subissait des entraînements sans réagir. Aux dernières années du règne, il n'avait plus de défense.

« Au cours de la captivité et de l'exil, il répétait fréquemment qu'il n'avait pas voulu la guerre, et c'était la vérité. Pendant les négociations de Juillet 1870, un familier des Tuileries, qui le vit un jour où la paix semblait assurée, l'entendit dire « que c'était un grand soulagement pour lui, qu'il était bien heureux que tout se termine ainsi, qu'une guerre était « toujours une grosse aventure ». Et cependant, fortement impressionné par un mouvement d'opinion publique, le langage de la presse, une interpellation au Corps législatif, il prit l'initiative de la déclaration de guerre, tout en désirant la paix.

« Plus tard, après les premiers désastres, il comprit très bien quel était le meilleur parti à prendre pour les réparer. Concentrer vers Paris toutes les forces disponibles, attendre l'ennemi sur les positions couvrant la capitale et, soutenues par elles, abandonner l'offensive dont avec les moyens d'action dont on disposait, il voyait le péril. Mais il eût fallu discuter, lutter, convaincre l'Impératrice, briser la résistance du Ministère. Il céda, et, la mort dans l'âme, s'achemina vers le désastre ».

Il n'en faudrait pas tant pour vouer cette mémoire du chef d'État « trop bon » à l'exécration universelle. Il est une Bonté positive, active qui ne sera jamais assez dure, assez féroce même pour la Bonté négative, passive des velléitaires, forme hypocrite de la plus diabolique Méchanceté. On pense ici aux cagots de toutes les confessions, aux démagogues de tous les partis, aux pacifistes dégouttant de sang.

A Wilhelmshöhe, où il était interné, Napoléon III employa ses loisirs à écrire une étude sur l'organisation militaire de l'Allemagne. Quand il eut terminé, il déclara au journaliste Mels : « Cela pourra servir à démontrer comment s'est constituée la force de l'Allemagne. Ah ! sans doute, vous pensez qu'il eût mieux valu faire cette étude avant la guerre qu'après. Êtes-vous donc aussi de ceux qui croient que nous ignorions la force de la Prusse ? Mais j'avais à lutter contre l'opposition ».

Oui, il ne pouvait ignorer les préparatifs de la Prusse, Stoffel, entre autres, notre attaché militaire à Berlin, l'avait assez averti. Il est donc d'autant plus coupable, dans ces conditions, parce qu'il était « fortement impressionné par un mouvement d'opinion publique, le langage de la presse, une interpellation au Corps législatif », d'avoir « pris l'initiative de la déclaration de guerre tout en désirant la paix ».

L'opposition ? l'opinion ? la presse ? Belle excuse pour un empereur ! Est-ce que la Prusse, comme Bismarck nous l'a appris depuis, ne manœuvrait pas cette opposition et cette opinion au moyen de subventions à la presse française. Étant pauvre, cela devait coûter moins cher que les accès de « bonté » et de « générosité » de Louis-Napoléon pour ses créatures. Qui ne tient seulement qu'à l'approbation, les applaudissements et l'adulation, n'a qu'à se faire histrion ou courtisane. Gouverner, c'est accepter l'impopularité, comme penser et s'exprimer librement, c'est s'attirer la haine des sots innombrables. Les hauteurs isolent.

L'Empereur n'avait pas voulu la guerre ? Soit. Mais c'est une face de son crime inexpiable de ne l'avoir pas voulue, alors qu'il savait que la Prusse la préparait. Il n'est pas responsable de la guerre ? Soit encore. Mais il l'est de la défaite et de tout ce qui s'en est suivi pour la France et pour l'humanité, notamment la grande guerre dernière, le présent chaos sanglant de l'Asie bolchévisée, la plus grande prochaine — si prochaine ! — guerre locarnienne. « Nos actes nous suivent », comme dit P. Bourget. Ils nous survivent, ils nous continuent. Surtout les pires. Et, naturellement, plus le poste de l'acteur est élevé, plus ses gestes ont de retentissement.

Or, comme le reconnaît M. Paul Guériot, Napoléon « avait poursuivi l'idée fixe de la conquête du pouvoir ». Il avait su faire un coup d'État pour s'emparer du pouvoir, de ses honneurs et de ses bénéfices ; au moment tragique il eût pu, il eût dû en accomplir un autre, plus vigoureux encore, pour se débarrasser du parlementarisme, de l'élection que, par facilité, par fausse idéologie d'ancien carbonaro peut-être, il avait rétablis.

L'opposition sur laquelle il tenta de rejeter les responsabilités, c'est lui qui l'avait suscitée ! L'empire dit libéral, c'est-à-dire démocratisé, donnait le fruit de son arbre. Nous ne le connaissons que trop, hélas ! ce fruit vénéneux. Aujourd'hui, le parlementarisme, à la fois tyrannique et anarchique, le pacifisme homicide, toute la démocratie se sont développés

en tout sens, dans toutes les dimensions. On peut mesurer l'aggravation à ceci que la démagogie destructive n'est plus dans l'opposition mais au pouvoir. A ceci encore que les hommes qui furent mêlés aux événements de 1870, Émile Olivier, Lebœuf, etc., disparurent dès lors de la vie publique, tandis que les sinistres politiciens qui se laissèrent surprendre par l'invasion boche en 1914 sont encore ceux-là, présentement, qui en remettent, qui appellent l'invasion et organisent le pillage et l'anarchie.

Aux élections de 1869, sur 700 candidats, il n'y en eut que 22 qui ne s'engagèrent pas à réclamer la suppression des armées permanentes ou, à tout le moins, une réduction des contingents militaires. Le résultat éminemment démocratique fut que, pour une Chambre de 370 membres, il y eut 248 pacifistes bellifères.

La démocratie est un terrible stupéfiant. Elle provoque toujours une mortelle amnésie. Nulle expérience ne la rectifie. Ces années 1868-1869 sont fidèlement reflétées par celles qui précédèrent 1914, comme celles-ci et celles-là par l'angoissant moment présent. Les mêmes folies, les mêmes mensonges, les mêmes divagations annoncent les mêmes catastrophes. Ce sont aussi les mêmes bavards nocifs, la même niaiserie générale...

Les lamentables débats sur la loi militaire de 1868 avec ce qui en est résulté eussent dû nous instruire pour toujours. Hélas ! l'atroce tuerie de 1914-1918 n'a pas eu plus d'effet. Nous en sommes à la Société des Nations, à Locarno, à Thoiry. La démocratie est acéphale. Son amnésie est incurable.

Rappelons-nous pourtant. En 1868, Jules Simon se glorifiait « de n'avoir jamais voté une seule mesure destinée à organiser ce que l'on appelle la paix armée » ; Ernest Picard déclarait que « rien ne justifiait des armements qui écrasaient le pays » ; Jules Favre affirmait que « les Prussiens n'avaient aucune intention belliqueuse et que les crédits demandés par le Ministre de la guerre ne pouvaient servir à rien qu'à ruiner la France » ; Garnier-Pagès proclamait que les armées permanentes avaient fait leur temps et que la vraie frontière, c'était le patriotisme » ; Magnin disait que « les prétoriens étaient jugés et condamnés et que l'avenir appartenait à la démocratie armée » ; E. Pelletan reprochait au maréchal Niel de vouloir faire de la France « une immense caserne », ce à quoi le maréchal répondait : « Prenez garde d'en faire un immense cimetière ! » ; le sinistre Thiers soutenait que « c'était une fantasmagorie de présenter, comme le faisait, M. Rouher, des chiffres de 12, 13, 1500.000 comme étant ceux des hommes que l'Allemagne pouvait mettre sous les armes, qu'il fallait se rassurer, que notre armée suffisait largement pour arrêter l'ennemi, que derrière elle, le pays aurait le temps d'organiser ses réserves, que l'on aurait toujours au moins deux ou trois mois, c'est-à-dire plus qu'il n'en faudrait pour organiser la garde nationale mobile et utiliser le zèle des populations, que d'ailleurs les volontaires afflueraient et que le gouverne-

ment se défiait vraiment trop du pays » ; Émile Olivier qui devait assumer la terrible responsabilité d'accepter la guerre et de subir la défaite, disait tout de même au cours des débats sur la loi militaire : « Nous restons en face d'une loi dont le principe est celui-ci : les armées de la France — que j'ai toujours pour ma part, trouvées trop nombreuses — sont insuffisantes. Leur effectif doit être augmenté et porté à un chiffre exorbitant. Mais pourquoi donc ? Qu'on nous le dise ! Où est la nécessité ? Où est le péril ? Qui nous menace ? Qui nous inquiète ? Personne. Non ! personne ne nous menace ; nulle part il n'y a péril. Personne ne veut nous provoquer, nous déclarer la guerre ».

Mieux encore, dit M. Paul Guériot, « Ernest Renan, candidat dans l'arrondissement de Meaux, aux élections législatives de 1869, écrivait dans sa profession de foi : « Comme conséquence d'une politique pacifique, je veux la réduction des forces militaires à ce qui est indispensable. Je veux la fin de cet état de paix armée qui ruine le Trésor, je veux la diminution de ces énormes contingents militaires qui obligent d'ajourner des réformes urgentes et font peser sur le pays le poids d'une accablante conscription ».

Et Gambetta, dans son fameux programme de Belleville inscrivait cet article : « Suppression des armées permanentes, cause de ruine pour les finances et les affaires de la nation, source de haine entre les peuples et de défiance à l'intérieur ».

Et Flaubert écrivait en 1865 : « La guerre ? Avec qui ? Avec la Prusse ? La Prusse n'est pas si bête ». Qui était la bête ?

S'il pouvait y avoir une rémission pour les abominables fautes commises par l'Empereur, ce sont ses indignes adversaires qui la lui vaudraient. Depuis, ceux-ci tout-puissants à leur tour, ont fait pire. Systématiquement, ils ont tout aggravé. Et ils continuent.

Car ils tiennent toujours, les bougres ! S'ils répandent autour d'eux la dévastation et la mort, ce n'est, personnellement, que pour mieux vivre et prospérer. Aussi, en abaissant considérablement le niveau, chacun peut donner des noms actuels à ce ramas de politiciens de 1868-1869-1870. Pour ma part, c'est une obsession : dans M. Poincaré, j'aperçois toujours le spectre de Louis-Napoléon, et dans M. Briand l'évangéliste, oh ! toutes choses égales, celui d'Émile Olivier au cœur léger (1).

Comme on le voit, il n'est que les historiens pour traiter des sujets de la plus brûlante actualité. Et c'est pourquoi *La captivité de Napoléon III en Allemagne* est un livre à lire.

(1) Je sais bien qu'Émile Olivier a donné une interprétation honorable à son fameux mot. Mais ce qui ne fut pas dans sa bouche trop habile était dans son âme de politicien.

LES REVUES

Mœurs et Civilisation.

La vicomtesse Rhondda est, aux dires de M. Bernard Shaw, la terreur de la Chambre des Lords. De droit, pairresse du Royaume-Uni, c'est aussi une femme d'affaires, extraordinairement active et combative, qui dirige un trust d'édition et une revue hebdomadaire. Aucune loi du royaume n'empêche une pairresse de siéger, mais la tradition ne l'admet pas. Aussi ces Messieurs de la Chambre Haute ont-ils déclaré « Si lady Rhondda entre ici, nous partons ». Le conflit dure depuis trois ans. Gageons que la tradition l'emportera et que la vicomtesse ne siègera pas parmi ses pairs... . Quoi qu'il en soit, cette femme, d'une combativité peu féminine, vient d'entreprendre une campagne des plus vives contre l'oisiveté des femmes. La femme oisive serait un fléau et une menace pour la civilisation. Voilà une thèse pour le moins originale ! Nous qui croyions, avec beaucoup d'autres, que la nécessité où depuis la guerre, s'étaient trouvés tant de femmes de travailler pour vivre était une calamité préjudiciable à la famille, donc à la Société.

Il est vrai que Lady Rhondda vise surtout les femmes de la classe aisée dont les loisirs ne sont pas seulement réservés aux enfants, à la maison, au foyer, mais encore et surtout aux relations mondaine ou aux visites de grands magasins.

C'est Chesterton le grand écrivain catholique anglais qui prit, avec beaucoup de bon sens et d'esprit, la défense des femmes qui ont du temps à perdre. Et sa conclusion, dans une polémique de presse qui passionna l'opinion anglaise, fut qu'il faudrait souhaiter à la femme, aux femmes, à toutes les femmes, plus de loisirs et non pas moins.

Sur quoi, la vicomtesse Rhondda, infatigable le mit au défi d'accepter un débat public. Chesterton releva le défi et la rencontre eut lieu le 27 janvier dernier à Kingsway Hall, sous la présidence de M. Bernard Shaw. Devant une salle comble la controverse se déroula, radiophonée dans tout l'univers et suivie par huit millions d'auditeurs britanniques et américains. Les billets d'entrée dans la salle qui avaient été placés d'avance à un shilling, étaient offerts cinq livres la semaine qui précéda le débat.

C'est dire l'intérêt que prit à la discussion le public anglais que l'on croit si indifférent à ces « disputes » désintéressées.

Le *Mercury de France* du 15 avril publie, d'après une sténographie iné-

dite, l'essentiel des déclarations et de la discussion des adversaires ainsi que les remarques préliminaires et les conclusions de M. Bernard Shaw.

Il n'est pas dans le cadre, nécessairement sommaire, de cette Revue des Revues d'en analyser et commenter l'ensemble. Bornons-nous à extraire quelques parcelles de l'humour de M. Shaw qui déclare que de son temps la femme n'avait pas de loisirs, ayant sa maison, ses enfants et son mari à morigéner ! Pauvre M. Shaw !

Président sceptique et arbitre impartial, il doit ensuite résumer le débat. Il avoue que les deux disputants sont restés fidèles à l'excellente maxime de Robert Oxen « Ne discutez jamais, répétez vos assertions ».

Mais relevant celle de Chesterton qui prétendait que c'est chez lui et là seulement qu'un homme peut dire et faire ce qu'il veut, Bernard Shaw de s'écrier « Mais dès qu'on revient au foyer, Mesdames et Messieurs, c'est à peine si l'on ose penser ». Pauvre Mme Schaw ! Et pauvre petite Schaw aussi, dont le père en cette mémorable séance avoue au sujet de l'éducation des enfants : « Qu'est-ce qu'ils peuvent les parents ? Rien que regarder grandir leurs petits ».

Quant au fond du procès la vicomtesse Rhondda l'expose en donnant la journée type de la femme oisive, mariée, de plus de 40 ans : « Déjeuner : 8 à 8 h. 1/2 ; un peu de ménage, plumeau, brosse, fleurs, téléphone, arranger la journée, commander les repas : 8 h. 1/2 à 11. Magasins avec fille 20 ans, plus oisive encore. On passe chez des amis, 11 à 11 h. 1/2 ; lunch. A 3 h. 30, bridge ou coiffeur. A 7 heures dîner, 8 heures théâtre, soirée, bal ».

Les conséquences de cette vie mortellement frivole, l'accusatrice les énumère : les hauts talons, les chaussures et les robes stupidement inadaptées au travail (la mode britannique retarde, constatons-le) l'enfant trop choyé, etc... etc...

Et comme M. Chesterton rappelait à la fougueuse amazone que la vocation essentielle de la femme c'est la mise au monde et l'éducation des enfants, la mâle pairresse de répliquer avec une indignation, mêlée de mépris : « Tous reproducteurs et aucuns producteurs. Voilà un bel idéal ! » (*sic*).

Son idéal à elle, et elle l'avoue avec une crâne franchise, ce sont les affaires. Toutes les autres professions sont des parasites par rapport à celle qui fournit la nourriture, l'habillement, la maison. « C'est vrai des hommes comme des femmes, conclue l'étonnante lady. Je ne veux pas que les femmes se retirent chez elles et baissent les rideaux sous prétexte qu'il fait dégoûtant dehors. Si notre système social n'est pas assez bon pour elles, qu'elles sortent et le détruisent. S'il est suffisant, qu'elles y fassent leur part de travail ».

Diable ! Je m'explique la terreur de la Chambre Haute et pourquoi leurs seigneureries tiennent si peu à introduire cette virago parmi elles.

Est-il besoin de s'arrêter à l'argumentation de M. Chesterton contre la thèse du travail généralisé des femmes ? Les lecteurs les devine. Contentons-nous de prélever, au hasard des éloquentes paroles du philosophe anglais, quelques réflexions parmi les plus judicieuses :

« Lady Rhondda trouve horrible, pour une femme de n'avoir rien à faire. Moi, je souhaite aux jeunes femmes comme aux jeunes hommes d'avoir beaucoup plus de loisir ».

« Le foyer est le seul endroit qui nous reste où il y ait quelque liberté pour l'individu ».

« Je défends tous les petits royaumes qui protègent le loisir et la liberté ».

« Il n'y a que la famille, le Home où l'on puisse encore penser, parler, créer librement ».

Souscrivons et applaudissons plus vivement que l'auditoire de Kingsway Hall dont la sympathie semblait aller à la vicomtesse et à sa thèse, si l'on en juge par le compte-rendu de cette curieuse et amusante controverse.

GEORGES GUICHARD.

Un poème d'Henri Chabrol.

Le n° du 10 mai de la *Muse française* a publié un beau poème de notre collaborateur Henri Chabrol : *le Chant d'Orphée*. C'est la pièce la plus importante d'un recueil annoncé, dont nous parlerons ici dès que nous l'aurons reçu (1). Nos lecteurs connaissent la prose et les vers d'Henri Chabrol ; ils seront heureux d'apprendre que l'activité de cet écrivain ne se ralentit pas. Nous nous plaisons à penser nous-mêmes que la revue publiera prochainement de nouvelles œuvres de lui.

La Revue des Provinces de France.

Nous sommes heureux d'annoncer cette nouvelle publication, qui paraîtra tous les deux mois.

Elle se propose, par des enquêtes auprès des représentants les plus autorisés de l'inspiration provinciale, de préciser dans quelles conditions peut s'effectuer une renaissance régionale.

Elle présentera tous les deux mois : des articles de fond, une bibliographie méthodique, des comptes rendus critiques, des chroniques et mélanges.

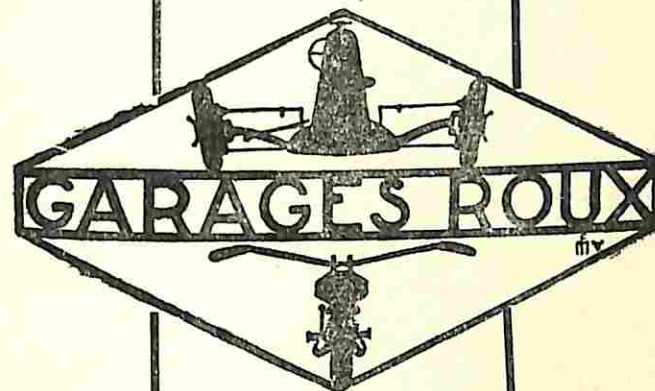
Au sommaire du n° 1 : Camille Jullian, Charles Brun, Léon Bocquet, Émile Ripert, Edmond Pilon, Jacques Meurgery.

Abonnement 25 francs l'an. A la Librairie Guillon, 5, Place de la Sorbonne, Paris (V^e), comptes chèques postaux : Paris, 29.408.

(1) *Arlequin*, librairie Coulet, à Montpellier.

VOITURES A L'HONNEUR
DEMEURENT LES MEILLEURES

SALMSON
ROLLAND-PILAIN
MAXIMAG
BUGATTI
ALFA-ROMÉO
MONET & GOYON
MOTOSACOCHE
KOEHLER - ESCOFFIER
DOLLAR
MONOTRACE - MORGAN



MAGASINS
BUREAUX & ATELIERS :
23, rue de Roanne, 23
TÉLÉPHONE : 15-15

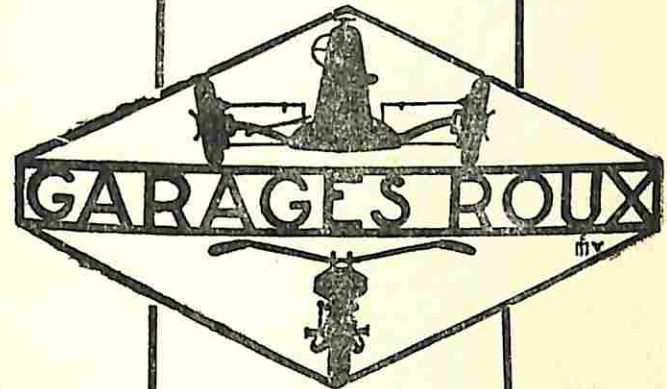
GARAGES :
Place Carnot
Rue du Grand-Gonnet
Rue Boisson

TÉLÉPH. : 15-15 & 22-68
SAINT-ETIENNE



VOITURES A L'HONNEUR
DEMEURENT LES MEILLEURES

SALMSON
ROLLAND-PILAIN
MAXIMAG
BUGATTI
ALFA-ROMEO
MONET & GOYON
MOTOSACOCHE
KOEHLER - ESCOFFIER
DOLLAR
MONOTRACE - MORGAN



MAGASINS
BUREAUX & ATELIERS :
23, rue de Roanne, 23

TELEPHONE : 15-15

GARAGES :

Place Carnot
Rue du Grand-Gonnet
Rue Boisson

TELEPH. : 15-16 & 22-68

SAINTE-TIENNE





IMPRIMERIE
LA HAUTE-LOIRE
LE PUY